

12511 a. 15

ANTIPAMELA

O U

MEMOIRES

DE

M. D. ***

TRADUIT DE LANGLOIS.



A LONDRES.

M. DCC. XLII.

ALPHABET

1234567890



1234567890

1234567890

1234567890

SI l'éducation moins forte que la nature, ne décide pas pour toujours de nos mœurs & de notre caractère, au moins conviendra-t-on qu'elle est capable de nous enlever pour un tems à nous-mêmes, & de nous faire paroître non ce que nous sommes en effet ; mais revêtus des bonnes ou mauvaises qualités avec lesquelles l'exemple & l'usage, nous ont fait contracter une espece de familiarité. Cette illusion dure quelquefois autant que notre vie. L'habitude est, dit-on, une seconde nature. La nature n'est peut-être elle-même qu'une première habitude. Nés avec le germe de tous les vices, & de toutes les vertus, les circonstances les dévelopent.

Tout nous frappe dans nos premières années : nous saisissons avec avidité les objets qui nous environ-

nent , le sentiment qu'ils excitent en nous pénétre jusqu'à notre ame avec d'autant plus de facilité, qu'il ne rencontre aucun obstacle. Cette disposition à recevoir les impressions , s'é-mousse insensiblement par l'habitude où nous sommes de les recevoir. Dans un âge plus avancé , la variété des objets qui se présentent, est cause qu'ils ne peuvent marquer que des traces légères , dont l'empreinte est presque aussi-tôt effacé par de nouveaux , qui ne laissent pas des caracteres plus durables , tandis que les premières impressions gravées profondément , résistent au temps , & subsistent encore dans toute leur force , lors même que nous avons perdu la memoire de celles qui leur ont succédé. Voilà je pense l'origine des préjugés qu'il est si difficile , pour ne pas dire impossible , d'anéantir absolument. Ils enchaînent la nature , qui gemit, mais en vain , de sa captivité ; il seroit sou-

vent pour elle , encore plus dangereux de franchir la barriere qu'ils lui opposent.

Je n'entrerais point dans le détail des raisons qui m'ont engagé à donner mes Mémoires au Public. L'histoire de ma vie suffira pour désabuser le Lecteur , s'il étoit assez injuste pour me soupçonner de vanité , à moins qu'il ne s'imagine que je suis du nombre de ces femmes dépravées , qui loin de rougir de foiblesses qui devroient les couvrir de honte , en tirent au contraire une espece de gloire. Mon amour propre n'est pas si ingénieux ; je suis bien éloignée de regarder avec cette indulgence des égaremens dont je rougis encore ; les regrets qu'ils me coutent tous les jours , m'ont appris à les considerer d'un autre œil. Séduite par l'exemple , criminelle par habitude , entraînée vers le vice plutôt par la destinée que par goût , idole & victime de l'amour , vertueuse enfin par

reflexion , je l'aurois peut-être été toujours , si j'avois plutôt connu la vertu.

Je commence par l'aveu honteux de ma naissance , le sort barbare me refusa jusqu'à la consolation de pouvoir estimer ceux à qui je dois le jour. Je suis née de parens , dois-je le dire, aussi mal partagés du côté des mœurs que de la fortune.

Mon pere qui avoit été Brasseur dans un des fauxbourgs de Londres, dans la déroute de ses affaires n'eût d'autre ressource contre l'indigence , que les charmes de ma mere : il vivoit assez commodément d'une pension que Nortingham Négotiant de la Jamaïque lui faisoit payer. On sent assez à quel titre , je passe légèrement sur les premières années de ma vie , elles n'ont rien d'assez piquant pour fixer l'attention du Lecteur. Conçue dans le sein des plaisirs , je nacquies au milieu des délices & de la volupté.

Ma mere prit un soin particulier

de former mon enfance. Tout fut employé pour me rendre digne d'embrasser la profession à laquelle elle me destinoit , les meilleurs Maîtres de Londres furent chargés du soin de m'instruire. J'appris avec succès la musique & la danse : ces heureux talens donnent du lustre à la beauté , la rendent inestimable dans sa fleur , la soutiennent sur son déclin , & donnent des charmes même à la laideur.

Il y avoit déjà plusieurs années que le Négotiant avoit discontinué de nous fait part de ses richesses. Quelques amans qui lui avoient succédé, n'avoient pas eu plus de confiance. Ma mere qui perdoit tous les jours quelque partie de ces charmes qui les avoient attirés , ne pouvoit plus raisonnablement aspirer à des conquêtes brillantes ; la solitude qui commençoit à regner autour d'elle , annonçoit la prochaine décadence de son empire : il étoit

tems de me faire entrer sur la Scène.

Ma figure répondoit parfaitement aux vûes que l'on avoit sur moi. Une taille aisée, une phisionomie heureuse, l'air noble, le teint aussi blanc qu'une brune peut l'avoir. J'aurois pu disputer pour le chant ou la danse avec les Conquerantes les plus fêtées de Londres. L'éducation que j'avois reçue, m'avoit formée de bonne-heure, & je joignois aux graces de la jeunesse les agrémens & les airs de liberté d'une femme presque faite. J'entrois dans ma treizième année, je commençois à devenir intéressante. J'arrivai à propos pour soutenir une fortune, que les charmes de ma mere avoient établie, & que leur déperissement commençoit à faire chancellet. Je rappelai les fugitifs, je fixai les irrésolus, les jeux & les ris honteux de leur désertion se reconcilierent avec nous, & l'amour augmentoit tous les jours le nombre des sujets de notre petit Domaine.

Tout n'y respiroit que plaisir & volupté.

Parmi cette foule d'adorateurs que ma beauté naissante avoit rassemblés, il falloit choisir. L'inclination ne devoit entrer pour rien dans ce choix, l'intérêt seul devoit prononcer. Comme on ne s'en rapportoit pas à mon peu d'expérience, ma mere se chargea d'y suppléer. Keil, riche Caissier de la compagnie de Bristol, fut l'heureux mortel à qui l'on adjugea les prémices de mes charmes. Il ne m'avoit jamais vûe, & n'étoit devenu amoureux de ma petite figure, que sur le rapport qu'un de ses agens de plaisir lui en avoit fait. L'honnête Emissaire nous avoit rendu visite par son ordre après quelques difficultés préliminaires, le marché fut conclu; Keil écrivit à ma mere qu'il ratiffiroit le traité, & le discret Commissionnaire eut ordre de s'attacher à moi, & de me servir de surveillant jusques à son retour.

A iiij

Tout cela s'étoit passé sans ma participation, ma mere me prit un jour en particulier pour m'y préparer. Je pense, me dit-elle, ma chere fille, qu'il est inutile que j'entre avec vous dans un détail circonstancié de notre situation, vous la sentez comme moi. Vous avez trop d'esprit pour ne pas vous appercevoir que l'état que nous avons soutenu jusqu'à présent, ne peut subsister long-tems sans appui.

Elle m'apprit alors les conventions avec Keil en glissant légèrement sur quelques clauses. L'honneur & l'opulence, ajouta-t-elle, peuvent seules faire passer la vie avec agrément; les personnes qui comme nous naissent sans bien, ne se procurent l'un qu'aux dépens de l'autre. Tous les chemins qui conduisent à la fortune, sont fermés pour votre sexe; un seul lui est ouvert: celles qui nées avec de l'esprit, ont assez de courage pour em,

brasser cette route , sont assurées d'y marcher avec facilité. Que la disproportion des rang ne vous effraye pas , une jolie femme va de pair avec ce qu'il y a de plus relevé. L'amour n'écoute que son caprice pour regler les rangs de son empire. Là dans un aimable désordre règne une égalité parfaite, l'industrie & la beauté sont seules la difference. C'est ainsi que la nature , par le secours des passions , venge les femmes des injustices du sort ; & la foiblesse des hommes , toujours dupes quand on se maîtrise assez pour deffendre son cœur de leur séduction, est une ressource infailible.

Quoique novice dans le monde , ma docilité avoit peine à se prêter à cette morale : premierement cet honneur dont ma mere m'avoit parlé , me tenoit au cœur ; pourquoi ne le pas préférer ? D'ailleurs les plaisirs dont on prétendoit le remplacer , me paroissoient suspects ; je

craignois qu'ils ne fussent pas aussi vifs qu'on vouloit me le persuader. Quelle satisfaction peut-on ressentir, en écoutant une tendresse qu'on ne partage pas ? Je ne connoissois de l'amour que le nom. Les définitions que j'en avois lûes dans la plûpart des Romans, ne m'en avoient présenté qu'un tableau défiguré que mon cœur réprouvoit ; cependant je croyois entrevoir que ma mere ne s'étoit pas fait une image bien nette de la véritable félicité. Je m'imaginois une ardeur vive , toujours agissante , née de la simpatie , & entretenue par une confiance mutuelle. Cet heureux accord de deux cœurs nés l'un pour l'autre , étoit pour moi la seule chose qui pût faire le bonheur de ma vie ; & comment la rencontrer dans une liaison qui n'étoit que l'ouvrage de l'intérêt & du hazard ? J'avois inspiré des desirs , on me demandoit la liberté d'exprimer les sentimens que j'avois

fait naître ; cette complaisance devoit être recompensée par les plus riches présens. Les bienfaits excitent la reconnoissance, rien de plus ; ce retour languissant peut-il tenir lieu des transports de l'amour ?

On ne me parloit de mon Amant que comme d'un homme riche, je l'aurois voulu aimable. On ne disoit rien de sa figure ni de son caractère, cela me paroissoit de mauvais présage.

Toutes ces réflexions qui ne servoient qu'à redoubler mon embarras & mes incertitudes, ne changeoient rien à mon sort, il étoit décidé.

Ce jour si désiré, où l'amour & l'interêt me devoient combler de leurs faveurs, arriva enfin ; Keil nous avoit déjà fait sçavoir son retour. Les apprêts de notre himen étoient réglés dans sa lettre ; le rendez-vous étoit à une jolie maison qu'il avoit à deux mille de Londres : nous eu-

mes soin de nous y rendre à l'heure indiquée , tout étoit disposé pour nous y recevoir. En attendant l'arrivée du maître de la maison , nous nous occupâmes à en considerer la beauté. Ma mere me faisoit remarquer avec un air de satisfaction la richesse des meubles & des appartemens ; glaces , tableaux , dorures , tout étoit prodigué.

J'entendis le bruit d'un carosse qui entroît dans la cour. Le cœur me battit , cette petite émotion fit place à la curiosité : je m'approchai de la fenêtre pour voir celui dont j'allois devenir la proie ; le carosse étoit arrêté , & je vis deux domestiques occupés à descendre quelque chose , que je pris dans l'éloignement pour des provisions destinées à rendre nos épousailles plus riantes ; après quelques efforts , la masse fut posée à terre ; mais quelle fut ma surprise , elle me parut avoir du mouvement par elle-même : je jettai la vûe dans

le carosse ; étonnée de n'y rien voir
autre chose, je revins à ce que j'a-
vois d'abord pris pour un paquet ;
mais je ne vis plus rien. Les do-
mestiques, & ce je ne sçais quoi qui
m'avoit d'abord frappée, montoient
déjà l'escalier. Ma mere qui étoit à
une fenêtre près de la porte, l'ou-
vrit aussi-tôt.

Vous nous avez bien fait atten-
dre , M. s'écria - t - elle ; la petite
commençoit déjà à s'impatientser, &
à vous accuser de négligence. Je
lui suis obligé de son empressement,
répondit Keil ; car en effet c'é-
toit lui.

Je demeurois cependant immo-
bile sur un siege , où je m'étois pla-
cée dans mon premier saisissement.
J'avois devant les yeux ma mere
occupée à faire des politesses ridi-
cules , & de l'autre côté Keil dont
la hideuse figure me faisoit frissonner.
Une grosse tête chargée d'une per-
ruque à la cavaliere , présentait un

front étroit , deux petits yeux enfoncés , & presque abîmés sous deux sourcils d'une épaisseur prodigieuse. Entre ces yeux s'élevoit un nez rouge & enflé. Une bouche à grosses lèvres dont les coins paroissoient entraînés par deux jouës pendantes. Tout cela emboîté entre des épaules inégales étoit soutenu sur deux jambes monstrueuses , auxquelles deux pieds cagneux servoient de baze.

Quoique je ne me fusse pas formé une idée bien agréable des charmes de mon Amant , j'avoue cependant que mon imagination avoit été bien au-dessous de la réalité ; je n'ai jamais rien vû de si difforme , mon horreur redoubloit à chaque instant. Je ne pouvois penser , sans indignation , qu'un homme aussi désagréable eût le front de se présenter à une femme , & d'en exiger des faveurs.

Je suis fâché de n'être pas arrivé plutôt , me dit ce petit monstre , en s'approchant de moi d'un air familier ;

mais mes momens me sont chers. Je ne dispose pas de moi comme il me plaît. Je vous sçai un gré infini de votre impatience. Elle est charmante , continua-t-il , en se retournant vers ma mere. Je ne m'attendois pas à la trouver si jolie. Je vais commencer par remplir nos conventions. En disant cela , il passa avec elle dans une autre chambre ; comme nous n'étions séparés que par une porte , j'aurois pû prêter l'oreille à ce qui se passoit ; mais j'étois si faisie , que je n'en eus pas la force. J'entendis seulement qu'il lui dit : Je suis homme de parole , comme vous voyez. D'autres , à ma place , auroient marchandé davantage , mais j'agis rondement. Vous me garantissez au moins. Je sentis la rougeur me monter au visage à cette impertinente question. Quelle horrible destinée , disois-je en moi-même ! Je vais donc être livrée aux emportemens du plus haïssable de tous les hommes. Est-ce-là donc

cette vie délicieuse dont on m'avoit tant fait valoir les charmes ? La vüe de Keil qui rentra dans le moment , interrompit mes réflexions ; il vint s'asseoir auprès de moi ; il me consideroit avec une attention qui m'effrayoit. Vous êtes belle comme un petit Ange , me disoit-il , en me prenant les mains qu'il dévorait de baisers ; mais ce n'est pas tout , ma charmante mignonne , il faut de la sagesse , tant d'effronterie me mettoit hors de moi. Malgré le mauvais exemple que j'avois toujours eu devant les yeux , je ne laissois pas de comprendre que la démarche qu'on me faisoit faire , n'étoit pas d'intelligence avec la vertu , ou que Keil en connoissoit une d'une espee particuliere que j'ignorois. J'étois surprise qu'un homme eût l'imprudence de recommander la sagesse à une fille dans une situation si critique.

Je ferai tout au monde pour vous plaire, continuoit-il ; mon dessein est de

de vous rendre heureuse. Je ne vous demande pour récompense que de m'aimer un peu , me le promettez-vous ? Tous ces discours étoient payés d'un je vous suis obligée , ou vous me faites beaucoup d'honneur que je prononçois au hazard , car je n'étois pas encore bien remise de ma frayeur.

On servit le dîner , je ne fus occupé pendant le repas que de mes tristes réflexions. En vain Keil faisoit ses efforts pour m'engager , j'étois insensible à ses colibets usés , & ses turlupinades dignes de la basse-ville. Jé me flatte , ma chere petite , dit-il en se levant , que vous ne conserverez pas toujours ce serieux , vous vous lasserez de vous tenir en rigueur. Le souper sera moins sombre , je vous assure.

Lorsque nous fûmes levé de table , ma mere se retira sous prétexte de faire un tour de jardin. Me voilà seule , vis-à-vis de Keil , ses yeux

paroissoient tout en feu , son visage enflammé sembloit présager ma défaite.

J'étois assise sur un sofa : occupée de l'état déplorable où j'étois réduite , interdite & tremblante , je n'osois détourner ma vûe de mon mouchoir de col dont je roulois une des extremités. Il vint se placer auprès de moi , sans que je m'en fusse appercûë ; je ne sortis de ma rêverie , que lorsque croisant une de mes jambes sur les siennes , il s'approcha de mon visage pour me dérober un baiser , je reculai sans prononcer un seul mot. Vous êtes bien distraite , me dit-il , en s'avancant toujours sur le siege , je conviens que votre fichu est brodé avec art , mais il ne mérite pas l'attention dont vous l'honoré , à moins que vous ne songiez aux beautés qu'il récele , & dont il me dérobe la vûe ; en disant cela , il approcha sa main pour le lever , & réitéra la tentative du baiser.

Je sortis pour le coup de mon assoupissement , l'indignation me donna des forces. Heureusement pour moi , la construction de son corps ne le rendoit pas propre à pouvoir enlever ce qu'on lui refusoit. Ma résistance rendit tous ses efforts inutiles ; persuadé qu'elle ne provenoit que de ma pudeur , il n'en devint que plus ardent. Je voudrois qu'il me fût permis de pouvoir rendre tous les ridicules discours qu'il me tint pour me rassurer , on verroit à quel point la fureur des passions peut égarer les hommes.

Tantôt il étoit à mes genoux pleurant d'une maniere si grotesque , que malgré mon dépit , j'avois peine à m'empêcher d'éclater. Il prenoit ensuite un ton moins soumis ; pendant ce tems ses mains hardies faisoient des entreprises que je repoussois de toute ma force ; il revenoit aux supplications , puis recommençoit le combat avec aussi peu d'avantage & pareil

succès. Enfin harrassé d'une résistance opiniâtre, & qu'il désespéroit de surmonter, il alla tout essoufflé se jeter sur un siege; il n'avoit, je crois, de sa vie fait des efforts si violens. Ma mere entra, & le trouva dans l'attitude d'un homme qui va rendre les derniers soubpirs. L'amour, la colere & la fatigue lui ôtoient le souffle & la parole; à peine pouvoit-il en écumant bégayer quelques mots mal articulés. Comme je redoutois les plaintes qu'il alloit faire de moi, je m'enfuis avec précipitation dans le jardin. Je ne sçai ce qui se passa pendant mon absence, mais au bout d'une heure ma mere revint dans le jardin, & me trouva en larmes. Que tu es folle, me dit-elle, M. Keil a voulu plaifanter avec toi, & tu t'es deffendue, comme s'il avoit formé les entreprises les plus outrageantes, il ne vouloit que t'éprouver. Reviens, ma chere enfant, & ne t'alarme pas davantage. Elle me prit par le bras, &

me ramena dans la salle.

Vous voilà donc , petite lyonne ; me dit - il , êtes - vous un peu radoucie ? Ça ne parlons plus de ce qui s'est passé , je vous pardonne ; & pour vous montrer que je n'ai point de rancune , je vais vous embrasser. Comme un baiser devant ma mere ne me paroissoit pas d'une dangereuse conséquence , je résistai faiblement ; je ne laissai pas cependant de trouver mauvais qu'il eût un peu trop appuyé sur la réconciliation. Il me fit ensuite asseoir près d'une table pour jouer avec lui une partie de picquet. Ma mere se mit à côté de moi.

Au lieu de jouer de l'argent , dit-il , car je ne vous crois pas intéressée , voulez - vous jouer ces pendans-d'oreilles contre votre boîte à mouches en plusieurs parties ? Il tira en même-tems un écrain de sa poche où ils étoient. La beauté des diamans me donna dans la vûë , je les considérai

& les trouvai fort beaux. Je mis ma boëte sur la table. Je n'eus pas beaucoup de peine à les gagner. Il détacha lui-même mes boucles pour y substituer celles qu'il venoit de perdre.

Continuons , dit-il , je ne me tiens pas vaincu ; j'ai encore une bague & une croix que je veux hazarder ; mais pour cette fois, il ne faut pas que Madame votre mere soit présente à notre jeu , je croi qu'elle vous a servi pour me tricher. Qu'elle prenne un livre & qu'elle s'amuse.

Elle alla effectivement se mettre à l'autre bout de la salle , & nous recommençâmes à jouer. J'eus plus de peine cette fois que la premiere , je fus plusieurs fois sur le point de perdre ; cela me rendit plus attentive à mon jeu , & m'empêcha de m'apercevoir que ma mere s'étoit éclip-sée.

Lorsque la partie fut achevée ; Keil vint pour m'attacher la croix ; en formant les nœuds du ruban , il

me baïsa sur l'épaule, je retournai la tête pour l'arrêter. Serez-vous encore aussi cruelle que vous l'avez été tantôt? Eh mon Dieu, lui dis-je, vos importunités vont donc recommencer, n'êtes-vous pas las de me persécuter? Vous vous ennuyez sans doute de bien vivre avec moi, & vous voulez nous brouiller. Ne m'avez-vous pas recommandé la sagesse? Peut-elle s'accorder avec ce que vous exigez de moi.

Cette sagesse dont je vous ai parlé, reprit-il, n'a rien d'incompatible avec ce que je vous demande. J'entens par sagesse ce qu'on appelle communément, conduite, arrangement, décence; mais ce n'est pas la saison de vous expliquer tout cela. Qu'il vous suffise qu'en vous laissant conduire par moi, vous ne risquez rien. En un mot, ma chere enfant, je vous aime. Je comptois ne former avec vous qu'une liaison de quelques jours, mais je sens & je prévois que cet at-

rachement est sérieux. Consultez-vous, je puis vous faire un sort agréable. Je suis riche, vous êtes née sans biens, ma fortune réparera tout. Je ne vous laisserai rien à désirer : équipages, maisons, meubles, bijoux, plaisirs de toute espèce ; voyez si je puis vous mériter à ce prix.

La charmante perspective pour une femme née vaine & ambitieuse ! Il falloit toute la force de ma réputation pour résister à de si douces amorces. Si je paroissais indifférente aux séduisantes propositions qu'on me faisoit, ce n'est pas qu'elles ne fissent quelque impression sur moi ; mais j'aurois voulu pouvoir les séparer de la personne de celui qui m'en offroit le brillant étalage. Comme je ne disois mot, Keil crut apparemment m'avoir ébranlée. Enhardi par mon silence, il recommença ses entreprises. Mon éventail qui vint à tomber lui en fournît l'occasion ; il se baissa officieusement pour le ramasser,

masser , sa main s'égara. Je ne fus plus maîtresse de moi. Outrée de son insolence , je lui donnai un soufflet ; comme il ne s'y attendoit pas , & qu'il étoit dans une posture mal assurée , la surprise du coup le renversa. Alors se relevant avec fureur : je crois parbleu , Mademoiselle , que vous avez oublié qui je suis , qui vous êtes , & ce qui vous amene ici. Sçavez-vous bien que las & rebuté de parler en amant , je pourrois bien à la fin m'expliquer en maître. Vous en maître , & quel droit avez-vous sur moi ? Je vous trouve plaisant d'oser vous servir de pareils termes. Je suis chez vous , mais je ne suis pas votre esclave. Laissez-moi sortir , c'est tout ce que je veux , aussi-bien tous vos efforts sont inutiles. Je souffrirois plutôt mille morts que d'avoir la lâcheté de me livrer au plus odieux & au plus brutal de tous les hommes. Reprenez vos indignes présens , que je n'ai acceptés qu'avec répugnance.

Je ne veux de vous ni bienfaits ni fa-
veurs. Je veux absolument sortir &
quitter un lieu détestable où l'on m'a
trainée malgré moi. Je ne sçai si mon
discours eût le pouvoir de ranimer
son feu presque éteint , mais le com-
bat recommença avec plus d'ardeur.
Enfin je trouvai moyen de gagner la
porte aux dépens de quelques égrati-
gnûres. Je l'ouvris avec précipitation.
Ma mere qui étoit accourue à mes
cris , se mit au-devant du furibond
Publicain, qui ne menageant plus ses
termes , me donnoit tous les noms
que j'aurois mérités , si j'avois eu plus
d'indulgence pour lui. Je descendis
l'escalier & sortis de la maison avec
la même rapidité. Je suivis au hazard
la premiere route que je rencontrai.

La frayeur me donnoit des aîles,
je marchai long-tems sans m'arrêter.
Je n'osois regarder derriere moi ,
m'imaginant à tout moment enten-
dre l'impudique Caissier prêt à re-
commencer ses odieuses poursuites,

Ce ne fut pas sans me lasser extrêmement , que je gagnai la grande route de Londres. La nuit commençoit à venir ; j'étois si fatiguée , qu'il n'y avoit pas d'apparence que je pusse arriver de jour : je regrettois déjà de n'avoir pas du moins attendu ma mere , heureusement un carosse de louage revenant à vuide , me tira d'embarras ; j'appellai le cocher , qui me fit monter dans sa voiture.

En passant dans une rue étroite de Londres , un carosse accrocha malheureusement les roues de celui où j'étois , & le fit verser fort rudement : un coup violent que je me donnai à la tête , me fit perdre connoissance. Je n'appris ce qui se passa , qu'après mon évanouissement.

Milord de ***, à qui appartenoit l'équipage , fit arrêter son cocher , qu'il querella de son imprudence ; il mit la tête à la portiere, & vit qu'on me portoit dans une boutique pour me faire revenir. Il est naturel aux

hommes de s'intéresser pour notre sexe ; il descendit de son carrosse , & entra dans l'endroit où j'étois environné de monde empressé à me secourir. Il parut pénétré de mon accident ; son emportement redoubla contre son cocher , qu'il menaça de chasser : ma foiblesse continuoit cependant , j'étois sans mouvement. Milord après avoir donné quelque argent au cocher qui m'avoit amené , lui demanda mon adresse , sous prétexte de me reconduire chez moi. Il aida lui-même à me mettre dans son équipage , & au lieu de me faire porter à ma demeure , il fit prendre le chemin de son hôtel. Je n'y fus pas plutôt arrivée , qu'on me mit au lit ; un Chirurgien vint pour me saigner , à peine le sang commença à couler que j'ouvris les yeux. Quelle fut ma surprise , de me trouver dans un vaste appartement éclairé de quantité de bougies , j'étois sur un lit magnifique : en vain je rappellois dans

ma mémoire , ce qui s'étoit passé depuis ma sortie de chez ma mere. Plus je donnois la torture à mon imagination , moins je pouvois comprendre par quelle espece d'enchantement je me trouvois transportée dans ce lieu : mon étonnement croissoit de plus en plus. Toutes les personnes qui m'entouroient , m'étoient inconnues ; j'étois plongé dans une admiration stupide , qui m'ôtoit la liberté de proferer une parole.

Lorsque ma saignée fut fermée , tout le monde se retira , à la réserve d'un jeune homme fort bien mis, qui vint se mettre à genoux auprès de mon lit. Il me prit la main que j'avois libre , qu'il baïsa. Me pardonnerez-vous , me dit-il , charmante personne , l'accident que je vous ai causé ? & quel mal m'avez vous fait M. dont je doive me plaindre , lui dis-je. Mais apprenés-moi , de grace , par quel événement bizarre je me trouve ici ; il me conta alors

ce qui étoit arrivé. Je serois inconsolable , ajouta-t-il , quoique la cause innocente d'un malheur , qui m'a procuré la vûe de la plus belle personne de Londres , si je n'espérois obtenir ma grace. Milord , lui dis-je , je ne suis pas assez injuste pour vous rendre responsable d'un malheur qui n'est que l'effet du hazard. Je n'ai qu'un reproche à vous faire. Pourquoi ne me reconduisiez-vous pas chez ma mere , plutôt que de m'amener ici ? L'état où vous étiez , reprit-il , ne le permettoit pas ; votre demeure est trop éloignée , je tremblois pour vos jours. Eh ! quels sont les cœurs , que la beauté n'intéresse pas ? d'ailleurs Mlle , rassurez-vous , vous êtes chez un homme qui regarderoit comme le plus grand des crimes , de vous causer le moindre déplaisir. Tout ici vous est soumis , vous y serez servie avec le respect que votre jeunesse & vos charmes exigent. Milord à ces mots se retira , pour

me laisser reposer. Je me portai beaucoup mieux le lendemain ; les jours suivans me rétablirent tout-à-fait. Milord , passoit les journées auprès de moi. Je n'appercevois sans chagrin de l'effet que ma vûe produisoit sur lui ; le même poison agissoit sur mon cœur. J'avois oublié ma mere , que je n'avois pas sujet de regretter après l'aventure de Keil , je n'avois plus envie de retourner chez elle : je ne laissois pas cependant d'en parler quelquefois à Milord , mais c'étoit par malice , & pour avoir le plaisir de lui voir éluder mes demandes.

Je restois toujours cependant sans oser me demander compte du motif qui m'arrêtoit ; Milord m'avoit déclaré sa passion , j'y étois sensible. Mais quel étoit le but de ma sensibilité , c'est ce que j'ignorois , je craignois même d'entrevoir les suites de cet amour : je n'envisageois d'autre plaisir , que celui d'aimer & d'être

tre aimée. Mon Amant, jeune homme timide, qui ne faisoit que d'entrer dans le monde, n'avoit pas encore assez d'expérience pour deviner l'impression qu'il avoit faite sur moi, & pour s'en prévaloir; en me parlant de son amour, il sembloit craindre de sonder les dispositions de mon cœur. Si par hazard il s'enhardissoit, je n'avois qu'à m'armer d'un air un peu plus sérieux, pour le faire rentrer dans le devoir; il m'impatientoit quelquefois par sa trop grande timidité: tendre & respectueux, je l'aurois voulu vif & entreprenant. Sans pouvoir démêler la cause de ce mouvement, je desirois lui inspirer un peu plus de confiance, cette envie étoit aussi-tôt supprimée par un sentiment contraire que je ne concevois pas davantage: je voulois, & ne voulois pas presque dans le même moment. Qu'on dise, si l'on veut, que la pudeur n'est que le fruit d'une sage éducation, je ne de-

vois pas certainement aux instructions que j'avois reçues , les inquiétudes & les craintes que cette pudeur me cauçoit ; ces agitations se terminoient ordinairement sans rien décider. Je faisois tous mes efforts pour me rassurer , & m'étourdir sur les conséquences de mon état ; & croyois avoir beaucoup gagné , lorsque cet aveuglement m'avoit procuré un peu plus de tranquillité.

Il y avoit déjà cinq jours , que j'étois chez Milord ; il étoit sorti ce jour-là de grand matin , sans être entré dans mon appartement contre son ordinaire : j'y avois fait attention ; il ne revint que pour le dîner. Pendant tout le repas , il fut d'une tristesse à glacer ; je ne sçavois à quoi attribuer son morne silence : ma vanité étoit cruellement mortifiée d'un refroidissement , qui me parut déplacé ? J'étois picqué , je me mis à mon tour de mauvaise humeur ; je me levai de table sans dire un seul

mot , & fus boudier dans le jardin. Milord eut encore l'impolitesse de me laisser sortir sans faire le moindre effort pour me retenir. L'amour ne laisse rien échapper ? Oh ! pour le coup , je fus en colere très-sérieusement ; que je lui voulus de mal, dans cet instant ! Etrange caprice de l'amour , il m'avoit témoigné de la tendresse , quoique je ne lui eusse rien marqué qui pût la flatter ; je trouvois cependant fort mauvais , qu'il songeât à étouffer une passion qu'il pouvoit me croire importune , mais qui peut-être ne me déplaisoit pas. D'ailleurs , étois-je obligée de lui donner de l'esperance ? devoit-il s'en flatter ? ne devoit-il pas se trouver assez heureux de m'aimer , & d'avoir pu me le dire ? une femme va loin , lorsqu'on met sa vanité de la partie. Je me mis à faire la Critique de Milord ; la circonstance ne lui étoit pas favorable , il me parut peu digne d'être aimé , je crus

même en être venue jusqu'à le haïr parfaitement. Si je souhaitois de lui voir reprendre sa chaîne , ce n'étoit que dans le dessein de me venger de lui , en l'accablant des plus sensibles mépris. Je formais les plus jolies résolutions du monde ? il viendra , me disois-je , en moi-même , l'amour propre m'en assuroit ? oui , il reviendra : j'en suis sûre. C'est alors que j'aurai le plaisir de le mortifier ? Il me payera cher l'humiliation qu'il me cause.

J'étois dans un cabinet de verdure au bout du jardin , occupée de tous les petits projets que le dépit me suggeroit , lorsqu'il entra sans que je l'apperçusse. J'ai peut-être tort , me dit-il , de venir troubler votre solitude. Vous ne pouvez avoir tort , lui répondis-je ; n'êtes-vous pas le maître chez vous ? je me suis retirée pour vous laisser rêver en liberté. Ennui pour ennui , j'aime encore mieux m'ennuyer seule : je n'en puis

du moins accuser personne.

Je suis bien malheureux , reprit-il , d'ajouter encore l'ennui à l'indifférence. Ce n'étoit pas assez pour moi de l'amour qui me dévore , & qui semble redoubler lorsque je cherche à le guérir. Vous guérir , Milord , repliquai-je avec aigreur , en vérité je ne me serois jamais soupçonnée capable de faire des blessures si dangereuses ; mais je vous trouve admirable : vous guérir , oh bien , pour operer ce miracle , je sçais un secret plus sûr que tous ceux que vous pourriez employer. Permettez - moi de me retirer , aussi - bien je crois m'appercevoir que nous commençons à nous devenir à charge. Ciel ! que je suis malheureux , s'écria-t-il , je suis donc bien haïssable , puisque vous voulez me quitter si subitement. Ah ! par pitié , du moins reculez de quelques jours un départ qui va me rendre le plus infortuné des hommes. Le ton dont il prononça ces dernie-

res paroles , me pénétra , je jettai la vûë sur lui : ses yeux paroissoient humides. Le cœur d'une femme ne se fait point à ces sortes de surprises. Je sentis ma colere chanceler ; je le regardai fixement , je commençois à fléchir , ses yeux s'attendrirent encore davantage , je prononçai d'une voix mal assurée : mais , Milord , il faut cependant que cette séparation que vous redoutez tant , arrive enfin ; j'ai même balancé trop longtemps. Vous en repentez-vous , dit-il , en me serrant tendrement les mains ? Je ne sçai , répondis-je , peut être le devrois-je. Eh quoi ! toujours me désespérer par des doutes qui me tuent ? Non , poursuivit-il , si vous partagiez ma satisfaction , vous ne m'accablerez pas par un peut-être dont je ne puis soutenir l'incertitude ; comprenez-vous combien le sens qu'il renferme est cruel , pour un cœur qui vous adore ? Ah ! ne détournez pas vos beaux yeux , permettez-moi d'y

lire que vous écoutez sans colere l'aveu de l'amour le plus tendre , que j'abjure à vos pieds le coupable dessein que j'avois formé de me détacher de vous. Une fidélité éternelle expiera mon crime. Oui , je vous proteste de n'aimer jamais que vous. Serez-vous insensible à tant d'amour ? Prononcé mon arrêt ; mais songez qu'il va décider du sort d'un homme qui ne pourra survivre à votre rigueur.

Qu'on est foible , lorsque l'amour est d'intelligence avec le séducteur qui veut triompher de nous ! Notre sexe prend pour pitié ce qui est l'effet d'un sentiment délicieux qui lui fait illusion. Notre fierté cède , la tendresse entre insensiblement dans notre cœur sous le voile de la compassion. En vain un reste de colere nous représente l'ingrat avec tous ses torts, l'enchanteur fait si bien qu'on les oublie , même on l'en aime davantage , & c'est alors qu'un amant avance plus ses affaires en un quart d'heure

de dépit , qu'en six mois de passion réglée.

Milord étoit d'une figure aimable, une secrete inclination me parloit pour lui. Née avec un cœur tendre , & sensible aux impressions de l'amour , quels secours avois-je pour contrebalancer le penchant qui m'entraînoit vers lui ? Il étoit à mes genoux , cette situation a toujours quelque chose de singulier qui nous affecte. L'amour peint dans ses yeux portoit dans mon cœur les traits les plus vifs. Toutes les facultés de mon ame sembloient suspendues par le trouble dont j'étois agitée. Mes sens enchantés présentoient à mon imagination les charmes flateurs d'un plaisir que je ne pouvois définir. Le sentiment faisoit peu à peu glisser dans mes veines une volupté que je n'avois jamais éprouvée. Le cœur me battoit, j'étois hors de moi. Ah ! dans les transports d'une si douce illusion , qu'il est difficile de résister !

Milord étoit toujours dans la même attitude. Je n'avois pas la force de songer à le faire relever ; mes yeux attachés sur les siens , ne pouvoient exprimer que l'amour : les baisers brûlans qu'il imprimoit sur mes mains me mettoient toute en feu. Je me perdois dans un aimable désordre , je ne voyois plus rien que mon amant. En voulant changer de situation , une de mes mules s'échappa , l'amour ingénieux sçait profiter de tout. Milord s'empressa pour me la remettre : arrêtez , m'écriai-je , que faites-vous ? Ah Ciel ! voulez-vous me perdre ? Arrêtez , mon cher Milord , vous me désesperez. Eh bien , je vous aime ; oui je vous aime : que vous faut-il de plus ? Finissez donc. Ah ! de grace , épargnez-moi , je me meurs. Les soupirs me couperent la parole ; mes esprits ennyvrés , confondus dans un torrent de délices , par la rapidité de leurs mouvemens , m'empêchoient de respirer. Mon
ame

ame prête à se séparer de moi , er-
roit sur le bord de mes levres.

Ce délire fut suivi de nouveaux transports ; il n'y avoit plus moyen d'arrêter Milord , j'avois moi-même la foiblesse de seconder ses emportemens. Que les momens passés avec ce qu'on aime , s'écoulent avec rapidité ! La nuit vint , & nous surprit dans les bras de l'amour.

Qui pourroit s'imaginer qu'un état si charmant ne fût que l'ombre du bonheur ? Les premiers jours de notre passion ne furent qu'un ravissement continuel. Les hommes seroient trop heureux , s'ils pouvoient s'attacher constamment à la même espece de félicité. Pourquoi faut-il que nos desirs satisfaits nous en fassent oublier la cause ? A quoi doit-on attribuer cette bizarrerie ? Est-ce la faute de nôtre cœur , ou des plaisirs qui l'affectent ?

Je sentis peu à peu que la vivacité de mon amour se ralentissoit. Je com-

mençois à souhaiter moins ardemment ; j'aimois encore Milord ; je le voyois toujours , même avec plaisir ; mais ce plaisir ne me passionnoit plus. Ce n'étoit plus ces inquiétudes quand il étoit éloigné , ces impatiences , quand il tarδοit trop à revenir. Je le voyois sortir sans m'attrister , je l'attendois avec tranquillité ; & lorsqu'à son retour il m'abordoit , je n'étois presque pas émue. J'étois allarmée de sentir succeder tant de tiédeur à mes empressemens. Ce calme me déplaisoit , j'aurois voulu desirer. Je faisois mes efforts pour ranimer ma sensibilité sans pouvoir y réussir.

Milord s'apperçut sans doute de l'état de langueur où j'étois ; peut-être en éprouvoit-il un pareil. Il me proposa d'admettre quelques amis dans notre compagnie , afin , disoit-il , de varier nos amusemens. C'est ainsi qu'au défaut du véritable plaisir , on cherche du moins à s'étourdir par le tumulte. Je répondis à Mi-

lord que je me conformerois en tout à ses desirs. Il me tint parole ; & le soir même il revint de la Comédie avec trois de ses amis qu'il avoit mis au fait de son intrigue avec moi. Ces Messieurs souperent avec nous ; c'étoit, je crois, les trois plus sursuffisants petits mortels qui fussent dans Londres, vains, étourdis, présomptueux, parleurs éternels, sans mœurs, insolens même sous les dehors d'une politesse de machine. Je n'étois pas prévenue ; je les discernai cependant du premier coup-d'œil. Ils félicitèrent Milord sur sa bonne fortune. Là-dessus mille mauvaises plaisanteries que j'étois forcée d'essuyer. Milord s'efforçoit de rire, mais son air contraint démentoit cette fausse joie. Ils parlèrent ensuite du spectacle & des Actrices, dont ils rapportèrent des traits d'histoire que je feignis de ne pas entendre. Milord tira de sa poche un livre d'Estampes qu'il avoit acheté au Spectacle. Comme cela

étoit trop fort pour moi , il passa au bout de la salle pour en faire part à deux de ces Messieurs. Pendant cet intervalle , celui qui étoit resté près de moi , saisit cette occasion pour me faire une brusque déclaration. La clarté des termes dont il se servit , me fit monter la rougeur au visage. Je me contentai de le regarder d'un air dédaigneux sans lui répondre.

On se mit à table ; ce ne fut pendant tout le souper que turlupinades froides , équivoques , médifances de toutes les couleurs ; hommes , femmes , amis , ennemis , rien de sacré , chacun eut son lot , personne ne fut épargné. Enfin la compagnie se sépara en se félicitant réciproquement du plaisir qu'on s'étoit fait. Protections de revenir , & vingt projets de parties & de divertissement.

Lorsque je me vis seule avec Milord , je le trouvai plus aimable que je ne faisois ordinairement , la comparaison de lui avec nos convi-

ves lui étoit trop avantageuse pour
 qu'il n'y gagnât pas. Ces Messieurs
 ne manquerent pas de revenir le len-
 demain, ainsi qu'ils l'avoient promis.
 Ils dirent à Milord qu'ils avoient in-
 vité chez lui un de leurs amis, qu'il
 ne connoissoit pas, mais avec lequel
 il seroit sans doute charmé de lier.
 C'est, dit celui qui l'annonçoit, une
 espece de fou mélancolique, qui vise
 au bon sens, animal sombre, qui
 dit quelquefois d'assez bonnes choses,
 parce qu'il ne parle qu'à propos,
 voyez la grande merveille. Modeste
 par temperament, à ce que je crois;
 car nous tenons nos bonnes ou mau-
 vaises habitudes de la disposition de
 nos humeurs. Misericorde, je deviens
 morale, excusez moi, je n'y retour-
 nerai plus. Pour finir ma descrip-
 tion, je vous dirai qu'il est souvent
 d'un raisonnable à glacer; au reste le
 meilleur garçon du monde. Mon
 cher Milord, il te conviendra, car
 tu es un peu philosophe, avoue la

dette. Pour moi, j'ai aimé la Philosophie à la passion, mais il faut varier ses inclinations. L'uniformité lasse, assomme. On s'ennuye à la fin, même avec le caractère le plus vif & le plus saillant. Il faut quelques nuances un peu obscures pour relever l'éclat de la plus brillante conversation, cela fait ombre au tableau.

On annonça en même-tems celui dont on parloit. Milord fut au-devant de lui. Après les premières politesses, il vint me le présenter. Une taille aisée, l'air noble & modeste, une physionomie touchante, prévenoient en sa faveur. Ce qu'il me dit étoit spirituel & galant. Nos trois écervelés se mirent à tirer sur lui, il leur répondit sans s'émouvoir, & du ton d'un homme qui sent sa supériorité, & qui par ménagement évite de la faire sentir. Cette journée fut plus amusante que la précédente, la présence d'un homme raisonnable en impose à l'extravagance la plus déterminée.

On joua une partie de l'après-midi, j'étois de la meilleure humeur du monde. Milord me pria de chanter, je le fis avec complaisance. On exagéra la beauté de ma voix. Le cœur d'une femme est sensible aux plus petits avantages. Le nouveau venu, que ces Messieurs nommoient le Chevalier, me proposa de m'accompagner un air nouveau qui étoit pour lors fort à la mode. Il chanta sa partie avec autant de goût que de précision, sa voix touchante pénétoit jusqu'au cœur : il me donna les éloges les plus flatteurs, j'étois peu surprise de me trouver plus sensible à ses suffrages qu'à celui des autres. J'attribuois cela à l'estime que j'avois pour son caractère, je n'y soupçonnois rien de plus. Milord paroissoit ravi des applaudissemens qu'on me donnoit, je ne lui en sçavois point de gré : je me disois tout bas que je n'étois redevable de ce sentiment qu'à sa vanité. Le souper fut d'une gayté char-

charmante ; je me sentoís une vivacité que je ne m'étoís jamais connue, l'on m'agaçoit, je répondoís avec feu, j'employois tout mon esprit pour répandre l'enjouement & les graces sur tout ce que je disois. L'air de satisfaction qui brilloit dans les yeux de ceux qui m'écoutoient, m'animoit encore : je n'avois de ma vie tant desiré de plaire. Je ne cherchois pas à demêler la cause de ce desir. Une femme devient coquette d'elle-même sans s'en appercevoir, il ne faut pour cela que laisser agir la nature.

L'heure de se séparer arriva ; je devins pensíve. Je sentis qu'il me manquoit quelque chose : je me demandai ce que c'étoit. Le cœur est un oracle sûr, je n'eus pas la peine de l'interroger long-tems pour être éclaircie. Le Chevalier qui vint subitement se présenter à mon imagination, fixa mes doutes. Je me rappelai avec une satisfaction secrète tous les avantages que je lui avois remarqués.

remarqués. Sa figure , son geste , son esprit , jusqu'à sa voix , rien ne m'échappa : Oh ! l'amour est exact , il tient compte de tout. On me demandera peut-être ce que faisoit l'idée de Milord pendant ces réflexions : Eh ! mais elle payoit les frais de l'examen.

Je fus occupée de l'image du Chevalier pendant toute la nuit : Que le jour tardoit à mon impatience ! il devoit le ramener , je m'en flattois du moins ; car je croyois avoir remarqué que je ne lui étois pas indifférente. Eh ! quelle est la femme un peu prévenue de ses charmes , qui doute de l'effet qu'ils produisent ?

Il vint effectivement , sous prétexte de remercier Milord de l'honneur qu'il lui avoit fait de le recevoir chez lui. Il devoit cette marque de considération à son rang. Il fut reçu comme un jeune Cavalier qui méritoit d'être distingué. Milord l'avoit goûté , & m'en avoit parlé la veille avec

estime. J'avois feint de l'écouter tranquillement , afin d'avoir le plaisir de lui voir prendre feu , & de redoubler l'éloge. Il me faisoit sa cour sans le sçavoir.

On s'étonnera peut-être de me voir changer si subitement. Mais je suis bien éloignée, je crois l'avoir déjà dit, de me donner comme un modele à suivre , mes égaremens au contraire doivent , par leur ridicule , engager ceux qui liront ces Mémoires , à suivre une conduite toute opposée. Je n'avois d'autre guide que mes desirs , ces desirs ne pouvoient pas être réglés par une éducation & des principes qui me manquoient.

Cependant comme l'expérience s'acquiert par l'habitude , & que je tâchois de mettre à profit mes fautes , je faisois mes réflexions sur tout. Par exemple , j'avois remarqué que ma passion s'étoit usée tout d'un coup , ainsi que celle de Milord. J'en attribuai la faute à la trop grande facilité

avec laquelle nous nous y étions livrés. Cela m'avoit fait comprendre , que puisqu'apparemment nous n'avions qu'une certaine mesure de tendresse , nous avions eu tort d'en avoir été si prodigues , & qu'on devoit être plus menager d'une chose si précieuse. Cette découverte m'avoit fait prendre une ferme résolution d'être plus sur mes gardes pour l'avenir , & d'user de précaution. Me voilà donc Coquette raisonnée. Les hommes sont assez injustes pour oser faire un crime à notre sexe d'un artifice innocent , dont nous nous servons pour augmenter la durée de leurs plaisirs ; & dans le fonds ils seroient à plaindre , si nous ne le mettions pas en usage. Rien ne s'émousse si vite qu'une passion qui ne rencontre aucun obstacle , il est bon de sçavoir lui refuser quelque chose.

Pendant que je mettois ces idées en ordre , afin d'en tirer des conséquences pour ma conduite , Milord

entra dans mon appartement avec le Chevalier qu'il avoit retenu , disoit-il , pour passer la journée avec nous. Le Chevalier me fit son compliment avec un air dégagé qui ne me fit pas plaisir. J'aurois mieux aimé , aux dépens d'une partie de ses graces , le voir un peu plus embarrassé. Je le reçûs d'un air civil , mais froid , afin de sonder ses dispositions. Cela parut le déconcerter un peu. Je remarquai avec plaisir l'effet que mon abord produisoit sur lui.

Lorsque nous eûmes pris le café , Milord sortit pour achever quelques dépêches qu'il avoit commencées le matin. Je vous laisse , me dit-il , avec un air de confiance ; que le Chevalier vous amuse , je vais terminer quelques affaires , je reviendrai dès que j'aurai fini. Nous voilà donc seuls , vis-à-vis l'un de l'autre , aussi embarrassés de notre contenance , que si nos cœurs ne se fussent pas entendus. Nous restâmes quelque tems sans

nous rien dire. J'attendois que le Chevalier me parlât , il rompit enfin le silence. Vous êtes bien taciturne , Mademoiselle , me dit-il , Milord aura des reproches à me faire de l'ennui que je vous cause ; il seroit bien injuste , s'il s'en prenoit à d'autres qu'à lui-même ; car c'est sans doute son absence qui vous fait rêver si profondément , je suis peut-être téméraire d'oser interrompre votre distraction ; c'est vous gêner , je le sens , & je n'ai pas assez bonne opinion de moi , pour me flatter de remplacer un seul instant l'objet que je vous ferois perdre de vûe. La place que cet objet doit tenir dans mon cœur , repris-je , ne peut être enviée : Milord même , comme vous le voyez , n'en paroît pas fort jaloux. Il connoît donc bien peu , repliqua-t-il , le prix de son bonheur : qu'il est heureux ! poursuivit-il , en soupirant : il s'arrêta en prononçant ces paroles ; je le regardai , il rougit ; il sembloit chercher dans

mes yeux si je l'avois deviné ; je les baissai craignant de trop lui découvrir ce que je sentoís. Je détournai adroitement la conversation ; satisfaite de son cœur qui me paroíssoit dans l'état que je le desirois , je ne voulois pas lui donner le même avantage sur moi , j'étois instruite par l'expérience.

Milord rentra , l'entretien devint général ; on parla d'aller dîner à une de ses terres aux environs de Londres , & de n'en revenir que le lendemain : j'acceptai la proposition , dans le moment on mit les chevaux au carrosse , nous partîmes. Le Chevalier avoit peine à contenir la joye qui l'animoit , je n'en ressentois pas une moins vive. Milord qui le trouvoit fort à son goût , relevoit lui-même tout ce qu'il disoit. Le soin qu'il prenoit de me le faire remarquer étoit inutile , je n'en étois pas fâchée cependant , nous aimons à voir approuver ce qui nous flatte. Cet hommage que l'on rend à notre choix , l'embellit encore.

Nous passâmes la journée fort agréablement, mon inclination naissante prenoit de nouvelles forces. Je lisois avec plaisir dans les regards du Chevalier l'amour que je lui avois inspiré. Devenue connoisseuse en œillades, je sentoits toute l'expression d'un regard ; le plaisir que j'éprouvois, répandoit un air de sérénité sur tout ce qui m'entouroit : Milord même me paroissoit aimable, je voyois ses empressemens avec complaisance, soit que le cœur d'une femme augmente de prix aux yeux d'un homme, lorsqu'il est excité par la présence de quelqu'un qui peut le lui disputer, soit que la multiplicité des hommages donne un lustre nouveau à la beauté. Je le trouvois plus galant & plus tendre qu'à son ordinaire, comme si un secret pressentiment l'eût averti du danger qui le menaçoit.

Lorsque je me trouvai seule dans mon appartement, je me mis à réfléchir sur les suites que pouvoit avoir

mon inclination pour le Chevalier. Je ne les avois pas encore envisagées. Je fus allarmée de son progrès. Milord m'inquiétoit aussi ; on ne se détache pas tout d'un coup , il reste toujours dans le cœur un levain de sa premiere passion, quoiqu'elle nous paroisse éteinte. Celle qui lui succede ne peut l'effacer entierement ; j'aurois voulu ne point du tout penser à lui, mais cela m'étoit impossible, son idée venoit toujours traverser celle du Chevalier ; cette incertitude m'embarassoit , il falloit décider. Quelquefois je retournois à lui avec ma premiere ardeur , je m'imaginois alors avoir repris mon ancienne inclination ; mais dans le même moment , j'étois surprise de voir tous mes projets détruits , & de me retrouver encore éprise plus que jamais du Chevalier. Ce flux & reflux des sentimens du cœur ne met pas dans une situation fort commode : fatiguée de tant d'agitations, je m'endormis

à la fin. Milord me dit le lendemain que nous devions passer quelques jours à la campagne, & que le Chevalier qui étoit obligé pour quelques affaires de retourner à Londres, lui avoit promis de revenir dès qu'il les auroit terminées : il entra en même-tems pour prendre congé de moi, j'étois intérieurement piquée de ce brusque départ. Quelles affaires, dis-je en moi-même ! peut-il préférer au plaisir de me voir ? Pour le punir, je lui dis adieu d'un air fort indifférent ; j'affectai même de l'enjouement, il partit.

Lorsque je me trouvai seule avec Milord, je crus qu'il alloit reprendre l'empire qu'il avoit eu sur mon cœur, mais je ne connoissois pas encore le caprice de l'amour. Le départ du Chevalier avoit achevé de me déterminer en sa faveur : je retombai tout-à-coup dans cet état d'indolence, d'où sa présence m'avoit tirée. Le dépit que j'avois contre lui étoit la

seule chose qui me fit appercevoir que je n'étois pas encore tout-à-fait insensible. Quelquefois je regrettois de ne lui avoir pas du moins laissé entrevoir une partie de mes sentimens. Peut-être, disois-je en moi-même, seroit-il resté ; sans doute qu'il ne me quitte, que parce qu'il désespere de me toucher. Mais pourquoi désespérer, reprenois-je ? est-ce que la conquête de mon cœur ne doit être pour lui que l'ouvrage d'un instant ? Il redoute Milord, belle raison ; c'est encore une erreur que je ne lui pardonnerai pas, à moins qu'il ne revienne promptement : oui, il reviendra, je le défie d'y tenir : il m'aime, je n'en sçaurois douter ; j'étois assez riche en bonne opinion, comme on peut le voir.

Nous fûmes deux jours Milord & moi à nous ennuyer mutuellement. Nous nous mettions à table, nous en sortions, nous allions promener notre engourdissement, nous ren-

trions pour essayer à nous dissiper par le jeu , & tout cela sans nous rien dire d'intéressant ; nous n'en pensions pas davantage , le Chevalier vint enfin nous tirer de notre léthargie.

Pour le coup je vis qu'il y avoit du dessein dans sa visite ; son équipage étoit brillant , & il avoit relevé sa bonne mine naturelle de tout l'éclat que peut donner l'ajustement le plus galant & le plus recherché. Milord lui fit la guerre de sa coquetterie ; il s'en défendit en plaisantant , je lui tins compte en secret du soin qu'il prenoit de me plaire : à quel autre motif pouvois-je attribuer sa parure ? Cela fut cause que je lui fis un accueil plus gracieux que je ne me l'étois promis : un rien nous brouille avec les hommes , la moindre bagatelle nous réconcilie.

J'étois absolument résolue d'écouter mon penchant ; Milord commençoit à me devenir importun , sa présence me genoit : j'aimois , j'étois ai-

mée, & je sentoîs bien qu'il étoit un obstacle à mon bonheur.

J'étois un jour dans sa chambre, où il m'avoit laissée seule, je jetai la vûe par hazard sur un petit coffre qui étoit sur son bureau, la clef y étoit. Je fus tentée; je ne l'aimois plus, ses secrets m'interessôient peu; mais j'étois femme, & par conséquent curieuse: je l'ouvris, j'en tirai plusieurs lettres, entr'autres quelques-unes qu'il avoit reçues depuis notre connoissance; elles m'apprirent qu'il étoit infidèle. La personne qui se plaignoit, me parut mériter un meilleur sort que celui de gémir pour un ingrat: je donnai tout le tort au perfide; j'étois dans des dispositions trop peu favorables pour lui, pour ne le pas juger à la rigueur; dans un meilleur tems, j'aurois considéré sa légèreté avec plus d'indulgence.

Le Chevalier entra; comme j'étois occupée à regarder ces lettres,

je les remis promptement dès que je le vis. Qu'avez-vous donc fait de Milord, me - dit-il ? Je ne sçai , répondis-je , apparemment qu'il a quelque chose qui l'amuse davantage que d'être avec vous ; je serois fâchée qu'il se gênât avec moi. Pour vous, Chevalier , vous auriez de justes reproches à lui faire : on doit des égards à ses amis ; pour les Dames, on est revenu depuis long-tems de l'erreur où l'on étoit autrefois , elles sont faites pour attendre patiemment. Et croyez-vous , reprit-il , que tous les hommes pensent de même ? Cela m'embarrasse peu , lui dis-je ; je ne parle pas pour moi , je ne m'en plains pas , & j'espere n'avoir jamais sujet de m'en plaindre ; la conduite que je tiendrai avec eux me mettra à l'abri de leurs mauvais procédés : vous paroissez furieusement prévenue contre notre sexe , me répondit-il ; j'en connois cependant qui ne méritent pas de pareils

sentimens , qui feroient tout au monde pour avoir le bonheur de vous plaire , & dont la constance à l'épreuve du tems & des traverses , ne finiroit qu'avec la vie. Ah ! repliquai-je , où est-il donc ce prodige ? à vos genoux , reprit-il ; qui vous assure de l'amour le plus tendre ? Je suis à plaindre de n'être pas mieux connu de vous , vous ne douteriez pas un instant de la sincérité de mes protestations : relevez-vous , lui dis-je ; que diroit Milord s'il vous surprenoit dans l'état où vous êtes ? Milord , poursuivit-il , n'est pas assez empressé pour nous surprendre : il n'est pas empressé ! Vous croyés donc Chevalier qu'on peut me négliger ? on ne le devoit pas , reprit-il avec feu , vos charmes devoient vous garantir de pareils outrages.

Oh ciel ! un homme assez heureux pour vous avoir touchée ! peut-il désirer autre chose que la continuation de son bonheur ? Que Milord

n'a-t-il mes yeux , vous en seriez plus heureuse ; vous pourriez vous tromper , lui dis-je. Milord tendre & fidele , ne me trouveroit peut-être pas mieux disposé ; mais finissons un entretien qui commence à devenir trop serieux : allons faire un tour de promenade.

Je descendis en même tems , le Chevalier me suivit ; nous trouvâmes au bout du parc , un carosse qui y étoit arrêté , cela me parut singulier ; je priai le Chevalier de retourner au château , pour sçavoir à qui cet équipage pouvoit appartenir. Je continuai à me promener : en marchant près d'un petit bois , je crus entendre quelque bruit ; je pretai l'oreille , je distinguai la voix de Milord , cela me rendit plus attentive , quoique je ne prisse plus guères de part à ce qui le regardoit. La curiosité me fit avancer , en observant de ne point faire de bruit ; je me cachai derriere une touffe de

petits arbrisseaux , qui me mettoient à portée d'entendre tout sans être vûe. J'apperçus Milord aux genoux d'une femme parfaitement bien faite, que je jugeai maîtresse de l'équipage que j'avois vû. Oui, vous êtes un monstre d'ingratitude, lui disoit-elle, je sçai tout, ne croyés pas qu'on m'en impose, vos affaires prétendues ne m'abusent pas. Traître, vous m'oubliez donc, & pour qui? pour une petite grisette qui n'a d'autre mérite que son effronterie; que me répondrez-vous pour vous justifier? Parlez-donc, que j'aye du moins la triste consolation de vous entendre avouer que vous êtes le dernier des hommes. La curiosité me couloit cher; n'importe, je voulus écouter jusqu'au bout, Milord étoit dans l'attitude d'un criminel. Répondez-moi donc, continuoit cette femme qui m'avoit d'abord paru si bien faite, mais que je commençois à trouver laide. Milady, reprit-il,

je

je n'ai rien à vous dire, vous voyez ma confusion, je suis coupable, je l'avoue ; mais si le repentir peut effacer dans votre cœur, le souvenir de mon indigne procédé : je vous assure que vous n'aurez plus à vous plaindre de moi. Je ferai tout ce que vous exigerez pour mériter ma grâce ; je conviens que j'ay été séduit par une petite coquette, qui ne méritoit pas de vous balancer un instant. Mais comment vouliez-vous que je fisse ? elle est venue se jeter à ma tête, j'étois brouillé avec vous, je cherchois à me dissiper. Plaisante excuse, reprit elle ; mais enfin, à quoi vous résolvez-vous ? à l'abandonner pour toujours, répondit-il, & à ne vivre désormais que pour vous aimer : me promettez vous ma grâce à ce prix ? Je suis trop facile, lui dit-elle, ingrat ; méritez-vous mes bontez ; un petit mouvement que je fis, leur donna occasion de retourner la tête ; heureusement il ne m'ap-

perçurent pas , ils s'éloignerent & moi aussi , j'en avois assez entendu. Mon Dieu , que Milord me parut haïssable ; & que je me voulus de mal dans cet instant , d'avoir eu tant de foiblesse pour lui !

Je revins au même endroit d'où j'étois partie , je rencontrai le Chevalier qui me cherchoit ; qu'avez-vous , me dit-il , vous paroissez émue ? Ce n'est rien , répondis - je ; mais , Chevalier , m'aimez - vous ? Si je vous aime , reprit-il ; ah ciel ! pouvez-vous en douter ? Eh bien , poursuivis-je , si vous m'aimez , il faut absolument m'arracher d'ici ; je déteste Milord , & je voudrois en être à cent lieues ; ne me répliquez pas , je le veux , point de ridicules délicatesses : je vous l'ordonne , partez demain dès le matin , & souvenez-vous de revenir le soir même , vous m'attendrez à la porte du parc avec votre carosse. Je lui contai ensuite ce que j'avois entendu , en déguisant

un peu les circonstances , & me taisant sur la façon dont j'avois été accommodée ; il étoit trop humiliant pour moi de m'en plaindre.

Nous retournâmes au Château : mes genoux trembloient sous moi , j'étois outrée ; le Chevalier fit ce qu'il put pour me rendre un peu plus calme : Milord ne revint que pour souper ; le repas fut une énigme ; le Chevalier ne disoit mot : Milord d'un air embarrassé sembloit vouloir se forcer pour animer la conversation. Pour moi , afin de n'être pas obligée de me contraindre long-tems , je feignis un grand mal de tête , qui me fournit le prétexte de rester peu de tems à table , & de me retirer dans mon appartement : Milord voulut m'yf uivre , je le priai de n'en rien faire , & fus me mettre au lit.

Je fus occupée toute la nuit à rouler dans mon esprit mille projets de vengeance : tantôt je formois le dessein de brouiller ces heureux amans ;

quelquefois je voulois rester pour avoir du moins la satisfaction de les troubler dans leurs plaisirs ; je voulois accabler mon perfide des plus sanglans reproches ; les termes odieux de coquette & de grifette , grifette , sur-tout , me revenoient sans cesse dans l'imagination ; je ne pouvois , sans être indignée , me ressouvenir de la scène dont j'avois été témoin : je n'aurois jamais pû croire qu'un homme fût assez lâche pour deshonorner ainsi ce qu'il avoit aimé.

Je n'aimois plus Milord , je ne laissois pas cependant d'être irritée contre lui ; que me faisoit donc son mépris , si je n'y prenois plus de part ? Non , il ne me touchoit plus , je m'étois consultée , j'étois bien sûre de ne plus l'aimer , mais mon orgueil révolté me suffisoit , il me tenoit lieu de ces mouvemens tumultueux qu'excite une tendresse outragée. Ah ! que j'aurois voulu le rendre amoureux de moi , plus encore qu'il ne l'avoit ja-

mais été. Quel plaisir alors de l'accabler des plus fiers dedains ! Que la vengeance est douce pour le cœur d'une femme ! N'importe, disois-je, il n'aura pas l'honneur de me quitter le premier, & j'espère demain perdre de lui jusqu'à la mémoire : puisse-t-il se ressouvenir de moi pour son supplice.

Je continuai le lendemain ma feinte maladie ; je restai toute la journée dans le lit : Milord me vint voir, sa présence m'étoit devenue insupportable, j'avois peine à me contenir. Enfin la nuit arriva, je demurai seule dans ma Chambre ; je m'habillai à la hâte ; j'entendis sonner onze heures ; je pris une plume, & j'écrivis cette lettre à Milord.

■ Je me flatte, Milord, que vous ne me ferez pas un crime de mon départ. Il est libre, je crois, de quitter une compagnie ennuyeuse ; la vôtre commençoit à me devenir à charge, je me

retire. Adieu, Milord, souvenez-vous qu'une petite grisette, jeune & jolie, peut-être spirituelle, vaut bien toutes vos guenons d'une naissance distinguée, auxquelles je vous résigne sans aucun regret. Elles sont dignes de vous, & vous êtes fait pour elles. Vous excitez ma pitié, voilà le seul sentiment qui me reste pour vous. Je ne vous fais pas l'honneur d'être en colere.

Je me sentis le cœur un peu plus à l'aise après avoir écrit ; cela soulage de dire des injures. Je cachetai ma lettre que je laissai sur le bureau ; je descendis l'escalier, & traversai le parc sans regarder seulement derrière moi.

Le Chevalier exact au rendez-vous, m'attendoit ; je montai dans le carrosse qui prit la route de Londres : j'étois un peu troublée de la démarche que je venois de faire. Je quittois un amant que je n'aimois plus, pour en suivre un dont la tendresse me fla-

toit ; il n'y avoit rien là-dedans qui dût m'effrayer , cependant je n'étois pas maîtresse de mon inquiétude ; l'inconstance que j'avois éprouvée avec Milord m'allarmoit ; certain mouvement plus fort que tout ce que je faisois pour le dissiper , m'avertissoit que j'allois être encore exposée au même danger : si ce malheur m'arrivoit , me disois-je , je n'aurois peut-être pas le bonheur de pouvoir m'en consoler aussi aisément ; heureusement mon amour a fini à peu près dans le même tems que celui de Milord ; où en serois-je , si je l'aimois encore ? Peut-être le Chevalier cessera-t-il de m'aimer , que je n'en serai pas encore parvenue au point de le regarder avec indifférence ; j'aurai la mortification de me trouver prévenue : quel désespoir alors ! je n'y survivrois pas , je le sens : est-on raisonnable d'aller ainsi chercher des motifs d'inquiétude dans un avenir , qui souvent n'est pas fait pour nous ?

J'étois distraite & rêveuse , le Chevalier s'en apperçut , il en attribua la cause à un reste d'attachement pour Milord. Convenez , Mademoiselle , me dit-il , que quelques justes raisons qu'on ait de se plaindre d'un ingrat , on a peine à ne le pas regretter. Vous vous trompez , répondis-je , le passé ne me coûte aucuns regrets , l'avenir seul m'effraye : je quitte un ingrat , dites-vous ; mais qui m'assurera que vous ne mériterez jamais ce nom ? Qui vous en assurera , repliqua-t-il ? vos charmes , mon amour. Voilà , repris-je , précisément le langage de Milord avant son changement. Ecoutez , Chevalier , je suis devenue extrêmement difficile à persuader ; quoique jeune & sans expérience , je crois avoir entrevu que la constance n'est pas la vertu de votre sexe , cela me rend soupçonneuse : je crains tous les hommes ; je me crains moi-même , & je crois ne voir ma sûreté que dans une parfaite indifférence : êtes-vous

vous propre à m'aider à l'acquiescer cette indifférence, vous qui par votre amour pour moi, m'êtes encore plus redoutable que tout le reste? Je suis propre à vous tirer d'erreur, répondit-il; & s'il est vrai que vous ayez oublié Milord, & que mes soins vous touchent, à vous prouver par ma tendresse & ma fidélité, que cette indifférence à laquelle vous aspirez, est de tous les états celui qui peut le moins contribuer au véritable bonheur. Le ton dont le Chevalier m'assuroit de son amour, paroissoit sincère: l'incertitude est cruelle; je voulois être persuadée, mon inclination me parloit pour lui, l'amour me garantissoit la vérité de ses promesses; bonne caution que l'amour.

Nous avançons toujours cependant, & nous approchions de Londres; je n'avois pas encore songé où j'allois. Où me menez-vous, dis-je au Chevalier; chez vous, Mademoiselle, me répondit-il. Quoi, dans la

maison de ma mere ! non ; reprit-il. Je vous conduis dans un lieu , où maîtresse absolue , vous ne dépendrez que de vous-même ; la seule grace que je vous demande , est de m'accorder la permission de vous y voir quelquefois ; cela me fit comprendre que je ne demeurerois pas avec lui , je n'en fus pas fâchée ; j'avois éprouvé chez Milord le danger qu'il y a d'être exposée à vivre tous les jours avec un amant aimé. On s'étonnera peut-être de me voir redouter le péril dans un âge où l'on a besoin d'être retenu pour ne pas s'y précipiter , mais l'expérience jointe aux réflexions que j'avois faites , me rendoit attentive sur tout , & me faisoit craindre une rechute ; & quoique j'envisageasse en partie les suites de ma liaison avec le Chevalier , j'étois bien aise de n'être pas surprise comme la première fois , & d'être maîtresse d'approcher ou d'éloigner les incidens d'une passion que je voulois rendre plus solide.

Nous arrivâmes à une fort jolie maison , que le Chevalier avoit fait préparer pour me recevoir ; il avoit eu soin d'arrêter une femme de chambre & des domestiques pour me servir : je trouvai tout arrangé à mon arrivée ; je montai dans l'appartement qui m'étoit destiné, il étoit d'une propreté charmante , j'en parcourois les ornemens avec une satisfaction secrète ; quoique je ne fusse pas intéressée , j'étois touchée de la générosité du Chevalier qui , pour commencer à me donner des marques de la sincérité de ses promesses , se retira après qu'il m'eût installé chez moi.

Je me voyois avec complaisance maîtresse de tout ce qui m'environnoit. Le cœur d'une jeune fille est rarement inaccessible à l'ambition ; je n'avois jamais eu de domestiques , je m'imaginois un plaisir infini à en avoir , cela donne un air ; des idées de grandeurs commençoient à s'emparer de moi , je m'en trouvois plus

aimable & plus digne d'être aimée ; comme si l'opulence eût rehaussé le prix de mes charmes ; ma femme de chambre , qui étoit une grande fille assez jolie , & qui me parut fort douce , me demanda respectueusement si je voulois lui permettre de me deshabiller : je m'approchai d'une toilette galante , garnie de tout ce qui pouvoit flater agréablement le goût d'une femme qui s'aime ; & quelle est la femme qui rejette ce petit sentiment de vanité ? Je m'y livrois avec délices , & j'érigeois de tout cela un trophée à mon amour propre ; lorsque je fus au lit , je dis à ma suivante que je voulois absolument qu'elle couchât avec moi , parce que j'étois peureuse , à ce que je disois ; je sçavois déjà que les frayeurs embellissent & donnent un caractère de délicatesse qui sied à merveille aux Dames : il ne me manquoit plus que des vapeurs , mais je me flatois d'en avoir avant qu'il fut peu.

J'avois l'esprit si plein de ma petite gloire que je m'endormis fort tard ; je balançai quelque-tems si je ferois avertir ma mere du lieu de ma retraite : l'avanture de Milord me tenoit au cœur , j'avois peine à lui pardonner de m'avoir exposée à cette desagréable scène ; enfin cependant malgré les sujets de plainte que j'avois contre elle , la nature fut la plus forte , il se joignoit peut-être à ce sentiment quelque levain d'orgueil , j'étois bien aise de la rendre spectatrice de mon triomphe. Le lendemain dès qu'il fut jour , j'envoyai chez elle l'instruire de mon sort , & la prier de me venir trouver aussi-tôt qu'elle le pourroit ; elle vint dans le moment : après les premiers embrassemens , je lui fis un détail circonstancié de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation : j'affoiblis quelques parties de mon récit , & jettai quelques nuances un peu plus obscures sur des endroits qui me paroiss-

soient exiger de l'adoucissement. Ma mere me crut , ou feignit de me croire ; je lui dis que Milord m'avoit retenue chez lui malgré moi , qu'il avoit fait tous ses efforts pour me séduire sans pouvoir y réussir. Je passai sous silence ce qui s'étoit passé dans le cabinet de verdure ; il est , je crois , permis à une fille d'alterer un peu la vérité dans pareille occasion ; enfin , qu'après diverses tentatives que j'avois heureusement éludées , j'avois trouvé le moyen de m'échapper par le secours d'un honnête homme touché de mes malheurs & de l'injuste esclavage où j'étois retenue.

Ma mere me conta à son tour ce qui étoit arrivé après ma fuite de la maison de Kel : elle avoit d'abord pensé , ainsi que lui , que j'étois allé me réfugier dans quelque chambre ou dans le jardin ; après avoir attendu quelque tems , pour laisser passer mon premier feu , ils se mirent à me chercher , ils parcoururent toute la

maison , & reconnurent enfin que c'étoit très-sérieusement que je m'étois échappée ; ils restèrent dans la dernière surprise ; ma mere inquiète de ce que j'étois devenue , voulut absolument partir sur le champ , dans l'espérance qu'étant sortie à pied , elle pourroit me rejoindre : Keil l'accompagna ; sa consternation redoubla , ainsi que celle de ma mere , lorsqu'après m'avoir inutilement cherché sur la route , ils furent arrivés au logis sans me retrouver ; ils retournerent sur leurs pas pour recommencer leur recherche , mais aussi inutilement que la première fois. Enfin , ils avoient passé près de trois semaines à parcourir Londres & les environs , sans avoir de mes nouvelles : c'est dommage , ajouta ma mere , qu'une répugnance invincible t'éloigne de lui ; la moindre complaisance auroit pû le mener loin ; je n'ai jamais vû d'homme plus enflammé , il vient , ou envoie à tous momens de-

mander si tu es retrouvée ; il te fait encore actuellement chercher partout ; l'inutilité de ses poursuites le met au désespoir. N'en parlons pas davantage , lui dis-je , c'est un monstre dont je ne me souviens qu'avec horreur.

Le Chevalier entra dans le moment , je lui présentai ma mere qu'il accabla de politesses ; il lui proposa de demeurer avec moi , elle s'en excusa , je la pressai à mon tour , mes instances furent vaines , je ne sçavois à quoi attribuer son refus ; comme je la vis cependant résolue à ne pas vouloir accepter nos offres , je n'insistai pas davantage ; au fonds je n'étois pas fâchée de demeurer libre.

Après le dîner le Chevalier sortit pour me laisser entretenir ma mere avec moins de gêne, elle revint encore à la charge en me parlant de l'amour de Keil ; je la priai de discontinuer , si elle ne vouloit pas me désobliger ; je la mis sur le chapitre du Chevalier , elle me

demanda où j'en étois avec lui. Vos yeux , dis-je , ont été témoins de la maniere dont nous vivons ensemble ; il ne s'est rien passé de plus , & je n'ai que lieu de me louer de son respect & de sa tendresse. Elle me conseilla de continuer sur le même ton. C'est me dit-elle , le secret de le fixer. Je n'avois pas besoin d'y être engagée par ses avis ; le plan de conduite que je m'étois fait y étoit assez conforme : nous nous séparâmes sur le soir , elle revint le lendemain & presque tous les jours suivans ; j'allois quelquefois au Spectacle avec elle & le Chevalier , qui me donnoit tous les jours de nouvelles preuves de l'excellence de son caractère : cet état dura environ un mois , mon penchant pour lui redoubloit tous les jours ; je me voulois quelquefois du mal de vivre avec lui d'une façon si réservée ; pourquoi craindre son inconstance , me disois-je ? La connoissance que j'ai des qualités de son cœur ne m'assure-t-elle

pas d'une fidélité inviolable ; ne l'ai-je pas assez éprouvée ? non, il ne peut cesser de m'aimer ; que n'étoit-il présent dans ces instans de réflexions ; que ma défaite lui auroit peu coûté !

Ma femme de chambre couchoit toujours avec moi , je l'avois prise en amitié , & ne faisois point de difficulté de m'entretenir avec elle de mes sentimens pour le Chevalier. Un soir qu'il s'étoit retiré plus tard qu'à l'ordinaire , & que remplie de son idée , je m'étois couchée sans faire attention que Fauni (c'est le nom de cette fille) n'étoit pas venue selon sa coutume se mettre auprès de moi ; je ne sçai quel bruit que je crus entendre me tira de ma distraction ; je me trouvai seule & sans lumière , j'appellai Fauny : mon Dieu , lui dis-je , que tu es longue ce soir à te coucher , elle me répondit qu'elle avoit malheureusement laissé éteindre sa lumière , & qu'elle ne sçauroit comment la rallumer , parce que tout le monde étoit

endormi ; je lui ordonnai de venir se mettre au lit sans s'amuser davantage, elle obéit ; conviens, lui dis-je, que le Chevalier est adorable, il m'a dit aujourd'hui les choses du monde les plus tendres ; tu ne sçaurois t'imaginer à quel point il m'a touchée ; s'il m'avoit un peu plus pressée, je doute que j'eusse eu la force de lui rien refuser ; mais ne le trouves-tu pas trop timide ? je ne sçai, mais il me semble qu'un peu plus de hardiesse ne lui feroit pas mal ; j'ai peut-être tort de penser ainsi, mais que veux-tu, je sens courir dans mes veines un feu dont je ne suis pas maîtresse ; Fauny se deshabilloit cependant : dépêche-toi donc, continuois-je, j'ai mille choses à te dire, nous allons causer toute la nuit, ne te fâche pas, nous nous leverons demain si tard que tu voudras. Je ferai tout ce que vous voudrez, ma belle maîtresse, reprit-elle ; il me prend une idée singulière, je ne sçai si vous l'approuverez. Et quel-

le est-elle ? c'est , poursuivit-elle , de parodier Mr. le Chevalier ; figurez-vous pour un instant que je suis lui , je me mets à genoux auprès de votre lit , je prens votre main , je la dévore de mes baisers ; comme cela , vous me repoussez foiblement. Je n'en ai pas la force , repliquai-je ; mais hâte-toi de te coucher , tu poursuivras ton rolle dans le lit. Lorsqu'elle fut couchée , elle recommença son jeu. Que tu es folle , lui disois-je , finis donc ; pendant tout ce petit badinage ses mains voltigeoient , j'entendois des soupirs brûlans qui me mettoient tout en feu ; les caresses redoubloient ; arrête , lui dis-je , je n'y puis tenir , tu me fais mourir : ah ! Ciel , que n'es-tu le Chevalier. Je n'eus pas prononcé ces paroles que des transports redoublés , auxquels je ne pouvois plus me méprendre , m'annoncerent le dénouement de la Comedie ; j'ouvris les yeux , & reconnus mon erreur , mais il n'étoit plus tems , je n'avois

plus d'obstacle à opposer à mon vainqueur : Ciel ! où suis-je , m'écriai-je ? dans les bras d'un amant qui vous adore , me dit le Chevalier , en me fermant la bouche des plus tendres baisers ; je ne sçavois si je devois me mettre en colere de cette supercherie , je remis cet examen à une autre saison , je n'en avois pas le tems pour lors : l'agitation de mille sentimens confus de plaisir & de volupté entraînoit mon ame , je n'étois plus à moi , j'étois toute entiere à l'amour qui m'animoit , à peine pouvois-je bégueyer : je vous aime , je vous adore : ah ! traître mon amant paroissoit puiser de nouveaux desirs dans mes bras , son ardeur ne se ralentissoit un instant que pour renaître avec plus de violence. Plaisirs trompeurs , que votre illusion est douce , & qu'il est difficile à la vertu d'en rejeter les charmes ! Le sommeil vint enfin s'emparer de nos sens ; nous nous endormîmes enivrés de notre amour.

A mon réveil je trouvai Fauny à côté de moi, je cherchois mon amant, il étoit disparu : qu'est devenu le Chevalier, lui dis-je ? il n'est pas encore ici, me dit-elle : le jour commence à peine à paroître : comment, repris-je, est-ce qu'il est sorti déjà ? il vous a quitté hier fort tard, me dit-elle. Ciel ! me dis-je tout bas, aurois-je rêvé ? non, un songe ne peut procurer tant de plaisirs ; mais cependant je ne vois que Fauny, cela me paroissoit incompréhensible. Le Chevalier entra quelque-tems après, il me demanda comment j'avois passé la nuit ; fort agitée, répondis-je, vous avez peut-être, dit-il, fait quelque rêve désagréable : l'air malin dont il me fit cette question, me mit au fait : vous êtes un scélerat, lui dis-je, mais n'y revenez plus ; ou je vous punirai de la peine que me causent de pareils songes.

Je continuai de vivre avec le Chevalier de la même manière, son amour s'augmentoît, loin de diminuer, j'étois

trop reconnoissante pour demeurer en reste avec lui : j'étois heureuse, si l'on peut l'être en se livrant au feu de ses passions sans autre guide que ses desirs.

La fortune cruelle ne devoit pas me laisser long-tems jouir de la délicieuse tranquillité dans laquelle je vivois, un orage terrible me menaçoit au milieu même du calme dont je jouissois ; il y avoit long-tems que je n'avois pris l'air, je priai le Chevalier de me procurer le plaisir de la promenade aux environs de Londres, en observant de tirer les rideaux des portieres pour éviter d'être reconnus, car j'appréhendois encore Milord ** quoique je fusse bien persuadée qu'il ne m'aimoit plus ; sa vanité offensée suffisoit pour l'irriter contre le Chevalier, s'il l'avoit sçu auteur de mon enlèvement.

Nous revenions sur le soir, lorsque huit hommes masqués entourèrent le carrosse où nous étions. Le

Chevalier qui crut d'abord qu'il avoit affaire à des voleurs , & qui ne vouloit pas exposer mes jours , fit signe à un de ces hommes de s'avancer dans la résolution de leur donner quelque argent : il s'approcha , les autres le suivirent , ils se saisirent de lui , & dans l'instant , malgré ma résistance & mes cris , ils me firent entrer avec ma mere dans une chaise de poste qui partit comme un éclair ; je ne pus sçavoir ce que devint le Chevalier. La chaise alloit d'une vîtesse prodigieuse , je ne sçavois à qui attribuer cette violence ; Milord me vint dans l'imagination , je communiquai cette idée à ma mere , elle parut le croire ainsi que moi : que lui ai-je donc fait , disois je ? je l'ai quitté : eh bien ! ne devoit-il pas plutôt se trouver heureux , & m'avoir obligation de l'embarras que je lui ai sauvé , en prenant sur moi la peine de notre séparation ? falloit-il donc pour lui plaire lui donner la satisfaction de me sacrifier

crisier ouvertement à la rivale qu'il m'a préférée ? Que les hommes sont injustes ! Tirans cruels , vous ne feignez de nous aimer que pour nous outrager ensuite avec plus d'indignité. Comme on s'arrêtoit pour changer de chevaux , je voulus m'élancer hors de la chaise , au hazard de me tuer , ma mere me retint ; que vous êtes cruelle , lui dis-je , vous voulez donc me livrer aux emportemens d'un homme que je déteste ? elle me fit entendre que c'étoit la crainte qu'elle avoit que je ne me blessasse , que peut-être trouverions-nous une occasion plus sûre de nous échapper.

Il étoit fort avant dans la nuit , lorsque nous arrê tâmes à la porte d'une maison qui s'ouvrit dans l'instant , la chaise entra dans la cour , mes cris recommencerent ; les mêmes hommes toujours masqués vinrent nous prendre , & nous transporterent dans un appartement où ils

nous laisserent ; je ne cessois de pleurer : ma mere occupée à essuyer mes larmes , ne me paroissoit pas moins affligée que moi.

Je m'attendois à tous momens à voir paroître Milord, car je m'imaginois toujours que c'étoit lui qui me faisoit enlever, je me préparois déjà à lui faire tous les reproches que la douleur pourroit me suggerer ; j'entendis ouvrir la porte , une femme d'assez mauvaise mine entra ; avec la permission de Mademoiselle , dit-elle à ma mere , j'ai quelque chose à vous dire , il faut pour cela , s'il vous plaît , que nous passions dans la chambre voisine , ma mere parut faire quelque difficulté ; je dis résolument que je ne voulois pas me séparer d'elle ; pour me rassurer , elle me dit qu'elle reviendrait dans le moment ; elle la conduisit en même - tems hors de la chambre , je restai seule à me désespérer.

La même femme revint un mo-

ment après , & se mit à côté de moi : vous voilà bien désolée , me dit-elle , on ne veut cependant vous faire aucun mal , vous êtes chez des gens qui vous aiment , trop peut-être pour leur repos : là , consolez - vous , demain je vous assure que vous aurez des nouvelles qui ne vous déplairont pas. N'auriez-vous pas besoin de rien prendre avant de vous coucher : je n'ai besoin de rien , repris-je ; mais pourquoi ma mere ne revient-elle pas ? N'ayez aucune inquiétude , répondit cette femme ; Madame votre mere ne pourra vous voir aujourd'hui , il m'est deffendu de vous laisser ensemble ; & qui vous a fait cette défense , lui dis-je ? c'est encore un secret qu'il m'est deffendu de vous découvrir , repliqua-t-elle ; j'ai ordre de vous donner tout ce que vous desirerez , & de vous faire coucher : allons , ma belle Demoiselle , poursuivit-elle , que j'aye l'honneur de vous deshabiller ; je la regardai dé-

daigneusement , & fus m'asseoir à l'autre bout de la chambre ; elle revint à la charge , je la priai de me
 1) laisser en repos , & lui dis que je ne me coucherois pas absolument. Je m'obstinai à ne pas vouloir changer de place , & à ne plus lui répondre. Mes pleurs recommencerent avec plus de force ; à la fin mes yeux appésantis se fermerent , je m'endormis ; je me réveillai le lendemain transie de froid , je trouvai encore la même femme qui avoit passé la nuit auprès de moi : où donc est ma mere , lui dis-je ? & que veut-on faire de moi ? Vous reverrez Madame votre mere , me répondit-elle , mais vous avez auparavant une autre visite à recevoir , on attend que vous soyez visible pour vous la rendre. Voilà bien des misteres pour rien , repris-je , me figurant toujours que j'étois chez Milord ; qu'il entre , je ne crains point sa présence , & la mienne lui doit être un reproche cruel de son indignité. Vous

vous
 par
 alla
 éto
 je c
 m'é
 n'e
 ge,
 me
 ne
 sa c
 ce c
 me
 I
 Ma
 gin
 jam
 pou
 vou
 heu
 peu
 tive
 mai
 fois
 ron
 aur

voulez donc bien lui permettre de paroître , me dit-elle , aussi-tôt elle alla ouvrir la porte : quel fut mon étonnement , au lieu de Milord que je comptois voir , c'étoit Keil. Ciel ! m'écriai-je , est-ce une illusion ? Je n'eus pas la force d'en dire davantage , la surprise avoit fait un dérangement général dans mes esprits ; je ne doutai point que ma mere ne fut sa complice ; je me rappelai alors ce qu'elle m'avoit dit , ce ressouvenir me confirma dans mon opinion.

En voyant votre étonnement , Mademoiselle , me dit-il , on s'imagineroit que nous ne nous sommes jamais connus ; nous nous sommes pourtant vûs autrefois , mais vous ne vous en souvenez plus. Il est malheureux pour moi que vous ayez si peu de mémoire. Enfin , petite fugitive , vous voilà donc revenue à moi ? mais vous ne m'échapperez pas cette fois-ci comme l'autre : nos portes seront un peu mieux gardées , & l'on aura l'œil sur vous.

L'impertinence de ce discours me remit, je regardai Keil sans frayeur. Rien ne nous fait mieux retrouver notre fermeté que l'indignation. Je n'aurois peut-être pas eu tant de résolution avec Milord, il sembloit avoir quelque droit de se plaindre de moi, les apparences du moins me condamnoient; d'ailleurs il avoit certain avantage sur moi que Keil n'avoit pas. C'étoit un amant rebuté, & par conséquent peu à craindre pour une femme qui commençoit assez à connoître le cœur humain, pour ne pas douter de l'ascendant que lui donnoit sa foiblesse. Je le traitai avec la dernière hauteur, il se déconcerta, je lus sa confusion dans ses regards, j'en profitai pour la redoubler; enfin je le réduisis au point d'avouer qu'il étoit coupable, & de m'en demander pardon. Je voulus me servir de son repentir pour l'engager à me rendre ma liberté: oh! pour cela, dit-il, c'est à quoi je ne puis con-

sentir ; demandez - moi tout ce qui dépendra de moi , je suis prêt à vous l'accorder ; mais ne parlez pas de vous éloigner d'ici , peut-être que je pourrai à la fin vous toucher par ma complaisance secondée des conseils de Madame votre mere : ne me parlez pas de ma mere , repris-je , c'est elle qui m'a précipitée dans l'abîme où je suis. Je puis attribuer ce que vous avez fait à la violence d'une passion qui porte son excuse avec soi ; mais pour ma mere , rien ne la peut justifier ; & puisque je ne puis obtenir ce que je vous ai demandé , je vous prie au moins de ne pas m'exposer à me trouver avec elle. Keil voulut alléguer quelques mauvaises raisons pour m'adoucir , mais je fus inexorable ; il ne me pressa pas davantage , trop heureux de me voir un peu apaisée.

Je conservois encore l'espérance de me procurer ma liberté ; je fis quelques essais , mais qui me réussis-

rent mal ; j'avois toujours à mes côtés un argus inflexible qui ne me perdoit pas de vûe.

Enfin , au bout de quelques jours un garçon qui me servoit à table , glissa mystérieusement un billet sous ma serviette ; j'y avois fait attention , j'eus grand soin de le serrer ; je dînai promptement , & courus vîte dans ma chambre pour satisfaire ma curiosité : qui pourroit exprimer ma joye , en voyant la signature du Chevalier au bas de ce billet ? Voici ce qu'il contenoit :

J'ai enfin découvert , ma chere petite maitresse , le lieu où vous êtes retenue ; si de puissantes raisons ne m'arrêtoient , je vous aurois déjà arrachée des bras de mon rival ; mais j'espere y réussir sans employer la violence. Je travaille à vous rendre à vous-même & à l'amour ; en attendant , ne me refusez pas le plaisir de vous voir : vous pouvez vous fier au garçon qui vous remettra

remettra cette lettre. Ayez soin de vous coucher de bonne heure, & de faire éteindre vos lumieres, nous n'aurons besoin que du flambeau de l'amour pour nous éclairer.

J'attendis le soir avec impatience ; je prétextai une grande envie de dormir : il étoit à peine dix heures que je fus me mettre au lit ; on emporta ma lumiere , je restai seule. Je comptois les minutes , & je pestois contre la lenteur du Chevalier. Enfin , j'entendis ouvrir ma porte : il faut avoir aimé pour se pouvoir représenter ma situation ; tout ce que je pourrois dire ne l'exprimeroit que foiblement.

On s'approcha doucement de mon lit : dormez vous, me demanda-t-on ? non , répondis-je ; ce peu de paroles fut suivi des plus ardentes caresses : que deux amans ont de choses à se dire , lorsqu'ils se retrouvent après avoir été séparés ! Les paroles ne peu-

vent rendre qu'imparfaitement les ravissmens que l'ame éprouve alors. L'amour possède un langage plus expressif. Il n'appartient qu'à lui dans ces instans d'être l'interprete des sentimens dont ils sont pénétrés. Je n'avois jamais ressenti une volupté si piquante ; le Chevalier lui-même sembloit avoir redoublé de vivacité : Ciel ! disois-je en moi-même , que les plaisirs dérobés sont doux ! est-ce donc la difficulté qui en multiplie les charmes ?

Je m'assoupis un peu , mais les idées délicieuses dont j'étois remplie ne me permettoient pas un long sommeil. L'amour qui ne m'avoit pas quitté dans le sein même du repos , me réveilla , que le jour commençoit à peine à paroître. Mon amant dormoit encore ; j'écartai un des rideaux pour le contempler ; mais , quel prodige ! je reculai d'effroi , en reconnoissant Keil ; c'étoit lui qui m'avoit écrit sous le nom du Chevalier ; c'étoit lui qui

venoit de passer la nuit avec moi , & à qui j'avois prodigué les plus tendres caresses , en croyant ne le faire que pour un amant favorisé. Mon premier mouvement fut la colere & le dépit d'avoir été trompée. J'allois éclater , lorsqu'une réflexion m'arrêta. J'étois outrée du tour qu'il m'avoit joué ; mais , le dirai-je ? le ressouvenir de la nuit me demandoit grace pour lui. Il se fit dans le moment une révolution dans mon cœur. Le plaisir a diverses faces ; je ne l'avois jamais envisagé sous celle qu'il m'offroit. La nouveauté de l'objet me séduisit ; je suivis la pente qu'elle me présentait ; mes sens en reçurent l'image enchantée , quoiqu'un reste de raison semblât la réprouver ; je ne regardai pas même la facilité avec laquelle je me prêtois à cette flatteuse amorce , comme une infidélité que je faisois au Chevalier. La sensualité prévalut sur l'amour de sentiment : en examinant la nature du plaisir , je me figurai qu'il

n'étoit peut-être attaché qu'aux ressorts de l'imagination ; que l'idée seule suffisoit pour le faire naître , & que cette idée , sans être nécessairement liée avec l'objet qu'elle représentoit , pouvoit subsister malgré la désunion.

Lorsqu'on commence une fois à tomber dans l'égarement, la suite n'est plus qu'un enchaînement d'erreurs. Je rougis encore du souvenir honteux de l'extravagance où cette malheureuse nuit m'engagea : avec mes distinctions de la réalité du plaisir , de l'objet qui l'occasionne , je parvins à m'arranger un système , qui me mettant à l'abri des inquiétudes & des allarmes de l'amour , ne m'en laissoit que les délices.

Keil se reveilla , comme j'étois occupée de mes réflexions bizarres ; nos yeux se rencontrèrent , je ne pus m'empêcher de rire de la singularité d'une idée qui me vint dans ce moment ; il avoit lieu de s'attendre à toute autre chose de ma part : enchan-

té de me voir fans colere , il s'em-
 pressa de me marquer la reconnois-
 sance qu'il avoit de la générosité de
 mon procedé ; je paroïssois écouter
 ses transports d'une maniere équivo-
 que , il n'en étoit que plus animé ;
 une legere résistance lui rendoit en-
 core mes bontés plus précieuses , il
 ne pouvoit contenir sa joye. Je vous
 ai donc enfin touchée , me disoit-il ,
 & je puis me flater d'avoir trouvé le
 chemin de votre cœur. Vous ne me
 répondez rien ; mais je lis dans vos
 yeux que vous ne me voulez plus de
 mal de l'innocent artifice dont je me
 suis servi pour vous décider en ma
 faveur : pour vous prouver à quel
 point j'en suis reconnoissant , je vous
 assure d'un attachement inviolable.
 Je ne suis plus à moi ; je suis tout
 entier à vous , il n'est rien que je ne
 fasse pour vous mériter ; disposez de
 mes biens & de ma vie ; je vous offre
 ma main , & je m'estimerai le plus
 heureux des hommes , si vous vou-

lez m'accepter pour époux.

Je demeurai interdite à cette proposition ; la brillante fortune qu'elle me faisoit envisager du premier coup d'œil me frappa ; je ne m'y attendois nullement ; je ne me serois jamais figuré qu'elle dût être produite par ce qui en auroit dû écarter jusqu'à l'idée ; quoiqu'éblouie , je compris toute la valeur d'une pareille offre ; je n'étois pas moins sensible à l'ambition qu'à la volupté ; il falloit pour quelque tems reprimer l'une afin de satisfaire l'autre ; je pris mon parti sur le champ , Keil me parut le meilleur homme du monde , & qui méritoit d'être menagé ; je voulois bien , puisque c'étoit son intention , en faire un mari qui pût m'assurer un sort heureux.

Pour empêcher cette bonne volonté de se refroidir , il falloit user de précaution , & ne pas lui laisser la liberté de jeter son premier feu en l'abandonnant à elle-même. Une

femme un peu faite, entend ce manège à merveille : j'étois encore bien jeune pour être si expérimentée, mais mes connoissances étoient supérieures à mon âge ; je pris un air moitié sérieux, moitié enjoué, qui ne disoit rien, que ce qu'on vouloit lui faire signifier ; j'affectai de ces manieres indécises, qui ne laissant à un amant que la liberté d'entrevoir, précipitent encore la rapidité de ses desirs.

Keil se livroit de trop bonne foi, pour s'appercevoir de mon jeu ; il s'enferra de lui-même, notre mariage fut résolu, je me réconciliai avec ma mere, qui ne me paroissoit plus si coupable : nos nôtces se célébrèrent avec toute la joye possible ; mon mari étoit au comble de ses desirs, j'éprouvois presque la même satisfaction. Le souvenir de mon ancien amant me tenoit encore un peu au cœur ; je voulus l'oublier, j'y parvins ; & si son idée vint dans la suite se mêler dans mes plaisirs, loin d'en

troubler les charmes , elle ne servoît au contraire qu'à leur donner plus de vivacité.

La situation de mon cœur à l'égard de mon mari , ne me passionnoit pas assez pour m'ôter la liberté de goûter la douceur de mon état dans toute son étendue ; je me voyois transportée comme en songe au sein de l'opulence : je n'avois qu'à desirer pour obtenir ; mon mari se faisoit un plaisir de prévenir mes moindres souhaits : au comble de ses vœux en me possédant toute entière , il ne paroissoit occupé que du soin de me plaire , ses richesses inépuisables lui fournissoient les moyens de remplir toutes les fantaisies & les caprices de mon imagination.

Je fis des connoissances dans le voisinage de la terre où nous demeurions. La figure que nous faisions , nous attira du monde ; bien-tot notre maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans

les environs : je pris des airs de grandeur conformes à ma fortune; je m'applaudissois en secret du rôle que je jouois : objet de l'idolatrie des hommes & de l'envie des femmes , je me formai une petite cour dont les différens mouvemens tenoient ma vanité en haleine. Mon mari confondu dans la foule , ne paroissoit encore exister que par la peine qu'il prenoit d'entretenir ce luxe. Tous les yeux étoient attachés sur moi , il n'étoit presque point question de lui. En Angleterre , comme ailleurs , une jolie femme anéantit un mari , au point qu'il n'est tout au plus que l'intendant de Madame. Le mien s'acquitoit , on ne peut mieux de cet emploi ; il ne trouvoit à redire à rien , sa condescendance étoit sans borne; sûr de mon cœur qu'il croyoit s'être attaché inviolablement, il vivoit avec moi dans une sécurité parfaite.

Cependant mon attachement pour lui n'étoit pas de ces passions uniques

que d'autres ne peuvent remplacer , & qui exigent un dévouement absolu. La route qu'il avoit prise pour me toucher n'étoit pas inaccessible à d'autres. Le dérèglement de mon imagination me donnoit des desirs , que je ne trouvois que trop de facilité à remplir.

Une aventure qui m'arriva , auroit dû me faire ouvrir les yeux sur le désordre de ma conduite , mais j'étois trop emportée , & je connoissois trop peu la nature de mes devoirs , pour rentrer si-tôt en moi-même.

On me proposa de me procurer la connoissance d'une Dame de la première distinction , qui s'étoit mariée depuis peu avec un jeune homme , d'une naissance bien inférieure à la sienne. Pour se soustraire un tems à la critique , ils étoient venus demeurer dans une terre magnifique , qui n'étoit éloignée de la nôtre que d'un mille. J'acceptai la proposition : la personne qui se mêloit de cette en-

trevûe , nous fit trouver ensemble
 chez elle. Sa physionomie me frapa ,
 je crus la reconnoître , sans pouvoir
 me dire en quel lieu je l'avois vûe. A
 force de rêver , je la remis pour cette
 femme que j'avois surprise dans le bois
 occupée à faire des reproches à Mi-
 lord ** & qui lui avoit parlé de moi
 en termes si choquants. Ce ressouve-
 nir ne me prévint pas avantageuse-
 ment en sa faveur. Son mari étoit un
 grand jeune homme fort bien fait ,
 qui paroissoit fort complaisant près
 de sa nouvelle épouse. Je formai dans
 l'instant le projet d'alterer la tran-
 quillité de cette union. Je me figurai
 un plaisir infini à me venger d'elle en
 lui enlevant le cœur de son mari.
 Toutes les avances de politesse qu'elle
 me fit , ne pûrent effacer de mon
 cœur l'affront que je croyois avoir
 reçu par l'épithete de grisette , qu'elle
 m'avoit donné sans me connoître. Je
 dissimulai cependant afin de la trom-
 per plus sûrement : je lui rendis ses

civilités au double afin de l'engager davantage. Elle vint me rendre visite avec son mari ; je lui fis mille amitiés , & nous formâmes ensemble une liaison étroite.

Midelton (c'est le nom du mari de cette Dame) n'étoit attaché à son épouse que par la reconnoissance , ce lien est bien foible dans un âge où la fougue des passions nous entraîne incessamment vers le plaisir. Je n'eus pas la peine d'employer beaucoup d'art pour m'en faire aimer ; il prit feu tout d'un coup ; je m'aperçus avec plaisir du progrès de son amour ; je ne croyois pas y répondre , ce n'étoit pas mon dessein ; je ne voulois que le rendre amoureux sans partager sa tendresse ; j'avois formé le dessein de chagriner sa femme pour me venger de ses termes méprisans. Je croyois la chose sans conséquence pour moi ; cette imagination me divertit ; je résolus de m'en amuser , mais j'y fus attrapée pour m'être engagée trop avant.

Il m'écrivit , j'eus la foiblesse de lui répondre. Nous ne nous en tîmes pas au simple commerce de lettres , nous concertâmes les moyens de nous voir sans témoins , nous y réussîmes ; & persuadés d'avoir trompé les yeux des intéressés , nous jouîmes pendant quelque-temps du fruit de notre infidélité mutuelle.

Il est difficile de pouvoir tromper long-tems les yeux d'une femme jalouse ; Madame Midelton ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle étoit négligée ; elle se plaignit , son mari s'excusa mal ; les soupçons entrèrent dans son ame , elle chercha à démêler la cause de son refroidissement ; sa défiance tomba sur moi , elle nous épia : un rien décele les amans , notre imprudence nous trahit ; elle fit tant qu'elle découvrit quelqu'un de mes lettres : cette découverte la rendit furieuse ; dans son désespoir , elle conçut la funeste résolution de s'ôter la vie , & de m'entraîner avec elle ; pour

y parvenir , elle se contraignit pendant quelques jours ; & renfermant sa douleur au fonds de son ame , elle vécut avec moi à son ordinaire.

Je ne me doutois nullement du malheur qui me menaçoit. Un jour que mon mari étoit retenu au lit par une legere indisposition , elle m'invita à venir passer la journée chez elle , pour voir de nouvelles étoffes qu'on lui avoit envoyées de Londres : Midelton vint me prendre après le dîner , & m'y conduisit : elle m'offrit la colation , que j'acceptai ; on servit entr'autres une corbeille d'oranges ; elle choisit la plus belle , qu'elle accommoda elle-même , & dont elle me présenta la moitié ; elle mangea celle qu'elle s'étoit réservée ; j'allois en faire autant , & déjà je la portois à ma bouche , lorsqu'il me prit tout-à-coup un tressaillement qui me la fit remettre sur mon assiette ; elle me pressa de la manger en m'en exagérant l'excellence : un certain mouve-

ment dont je ne pouvois démêler l'origine , me tint quelque-tems en suspens ; il sembloit que j'étois arrrêtée par une puissance invisible , je demeu-
rois immobile , & ne sçavois à quelle cause attribuer l'espece d'inaction dans laquelle je me trouvois. Je ne suis pas superstitieuse ; mais lorsque dans la suite de ma vie j'ai réfléchi sur l'état où je me trouvai pour lors , je n'ai pû m'empêcher de croire qu'il est de certains instans décisifs dont nous n'avons pas la disposition , & qui ne sont pas déterminés par le hazard. On traitera peut-être de foiblesse un pareil sentiment , mais j'en appelle à quiconque a considéré avec un peu d'attention les événemens de sa vie.

Madame Midelton me pressa de nouveau : je la regardai dans ce moment ; l'altération qui commençoit à paroître sur son visage me frappa : vous trouvez-vous indisposée , Madame , lui dis-je ; non , me répondit-

elle , d'une voix mal assurée ; mais mangez donc votre orange. Tant d'empressement , & des instances si souvent réitérées , m'étonnerent à la fin. Si je n'en devinai pas le motif tout d'un coup , un pressentiment confus me fit au moins presque entrevoir une partie de la vérité. Cette horrible idée qui vint subitement s'emparer de moi , me fit frissonner ; je m'efforçai en vain de la rejeter ; la pâleur de son visage augmentoit à vue d'œil , & me confirmoit de plus dans ma défiance. L'orange cependant restoit toujours où je l'avois posée : comme je vis qu'elle renouvelloit ses prières , & qu'elle me la présentoit une seconde fois , afin de m'engager davantage , je la repris , ne voulant pas donner à connoître des craintes qui pouvoient être mal fondées ; je la tenois toujours dans ma main , incertaine du parti que je prendrois , la frayeur m'empêchoit de me déterminer : il falloit bien en-

fin

fin se résoudre ; je feignis un mouvement pour me retourner , & la laissai échapper ; je le fis avec si peu d'adresse , que je suis sûre qu'elle ne s'y méprit pas ; je tâchai de colorer ma faute en témoignant quelque regret ; j'examinai toujours attentivement Madame Midelton que je ne perdois pas de vûe ; elle ne fut pas maîtresse de sa colere , je lus la fureur peinte sur son visage , ses yeux étoient étincelans , je baissai les miens , & me mis à rassembler en moi-même tant de circonstances singulieres ; je n'osois encore tourner mes soupçons en certitude , mais je n'en doutai plus , lorsque je la vis se renverser sur son siege , & tomber dans des convulsions terribles , & qui désignoient tous les symptômes d'une personne empoisonnée ; son mari se leva précipitamment afin d'appeller du secours ; je m'approchai d'elle en tremblant pour la soutenir , elle me repoussa : perfides , nous dit-elle , il est inutile de cher-

cher à me rappeler à la vie : la mort va bien-tôt me délivrer de deux objets odieux que je déteste : je serois morte contente , si j'avois pû A ces mots ses agitations redoublerent , & lui couperent la parole. Les domestiques accourus à nos cris la trouverent expirante. Tout ce qu'on fit pour la faire revenir , fut sans effet , elle passa en faisant des contorsions affreuses. Ses traits , même après sa mort , exprimoient encore le désespoir & la rage. Je n'ai jamais vû de spectacle si terrible ; j'étois glacée & presque morte de frayeur ; j'eus toutes les peines imaginables à revenir de mon saisissement , il m'en resta un tremblement universel dans tous mes membres qui ne se passa que plusieurs jours après.

Je rentrai chez moi fremissant du péril auquel je venois d'échapper ; j'avois devant mes yeux Madame Middleton mourante , cette image funeste me suivoit par tout ; je ne pouvois

m'empêcher de m'accuser d'être la cause de ce tragique accident ; cette idée accablante revenoit toujours à la charge malgré les efforts que je faisois pour l'éloigner. Heureuse, si mes remords avoient produit quelque changement dans ma conduite , mais j'étois réservée pour être encore le jouet du dérèglement de mes passions.

J'oubliai une leçon si instructive , en ne voyant plus les objets qui pouvoient me la retracer ; Midelton ne revint plus chez moi, je n'en fus pas fâchée : mon amour pour lui étoit totalement éteint , je ne l'avois peut-être même jamais aimé , & j'avois pris pour inclination , ce qui n'étoit qu'un desir de vengeance ; ce desir satisfait , je me trouvai à son égard dans une parfaite indifférence ; il m'auroit même embarrassé, s'il avoit continué de me voir. Mon ressentiment contre sa femme s'étoit tourné en compassion ; je lui faisois un cri-

me de son ingratitude envers elle ; il lui devoit de la reconnoissance , de l'avoir élevé à une fortune au-dessus de sa condition ; & l'abus qu'il en avoit fait , me paroissoit une perfidie impardonnable. Il y a dans le fonds des cœurs les plus dépravés un sentiment d'équité , que les mauvais procédés révoltent ; peut-être qu'un secret retour sur lui-même , lui faisant faire à peu près les mêmes réflexions , le força de se rendre justice , & l'empêcha de me continuer ses soins.

Mon mari qui me voyoit triste & consternée , fit ce qu'il put pour dissiper cet abattement ; je lui avois appris l'étonnante fin de Madame Middleton , dont j'avois eu grand soin de lui déguiser la cause ; je lui avouai naturellement que cette mort avoit fait impression sur moi , il me proposa de changer de demeure , afin d'en écarter le souvenir , j'acceptai sa proposition avec plaisir : nous retournâmes à Londres.

Ma tristesse se dissipa insensiblement ; & l'inclination qui m'entraînoit vers le plaisir , reprit sur mon cœur son empire ordinaire ; la complaisance de mon mari me laissoit une entière liberté de la satisfaire. Je me ressouvins du Chevalier , je me flatai quelque-tems de le retrouver : je voyois les meilleures compagnies de Londres , & ne le rencontrois nulle part , cela m'intriguoit ; je n'avois jamais sçu son nom , & ne le connoissois que sous celui du Chevalier. A force de rêver , je me rappelai le nom de la rue où j'avois demeuré ; je pris la résolution d'aller dans cette maison que j'avois habitée , pour tâcher d'apprendre de ses nouvelles. Je sortis un jour de grand matin , sous prétexte d'aller chez un Joualier , acheter des pierreries qui me manquoient ; dès que je fus arrivée chez le Marchand , je renvoyai mon équipage , & dis qu'on ne vint me reprendre que pour dîner. Je passai

quelque tems à visiter des bijoux, puis tout d'un coup feignant d'avoir oublié quelque chose, j'envoyai chercher un carosse de louage, & me fis conduire où j'avois dessein d'aller, je ne trouvai qu'une femme qui gardoit la maison, je lui demandai si elle ne pourroit pas m'apprendre ce qu'étoit devenu une personne que je lui dépeignis, qui avoit loué cette maison, il y avoit environ cinq à six mois : cette femme me regarda attentivement ; oui, Madame, me dit-elle, je puis vous en instruire, je crois même que c'est à vous que je dois remettre une lettre dont il m'a chargé en partant : il n'est donc plus à Londres, lui dis-je, non, me répondit-elle : il est françois ; une affaire d'honneur le retenoit ici sous un nom supposé ; ses affaires se sont terminées, & il est repassé en France. Voici la lettre qu'il m'a donné ordre de vous rendre, en cas que vous vinssiez ici vous informer de lui : je pris cette

lettre que j'ouvris avec précipitation.
Voici ce que j'y lus :

*Je ne vous ferai , Mademoiselle ;
aucuns reproches de votre perfidie ;
j'aurois trop à rougir d'en être piqué ,
je n'en accuse que l'inconstance natu-
relle de votre sexe. Malgré le peu d'at-
tachement que vous m'avez prouvé en
cédant avec tant de facilité , je suis
encore assez généreux pour desirer que
vous soyez heureuse. Un reste de vanité
me fait encore croire que mon idée pour-
roit altérer la douceur de vos plaisirs ,
c'est pourquoi je vous conseille pour vo-
tre repos d'oublier à jamais le Comte
de ***.*

Si j'avois été un peu mortifiée à
la lecture du commencement de cet-
te lettre , la fin étoit un correctif ca-
pable de remettre la tranquillité dans
une ame aussi fière que la mienne :
oh ! pour cela , dis-je en moi-même ;
Monsieur le Comte , je vous proteste

que vous ne me causerez aucune inquiétude : vous êtes en vérité trop bon de former un souhait aussi modeste ; vous ne démentez pas le caractère de votre nation ; je ne m'en ferois jamais douté ; je suis charmée de vous connoître , je n'aime pas à être dupée long-tems.

Je remontai dans la voiture qui m'avoit amenée , & retournai chez le Bijoutier : le premier objet qui se présenta à ma vûe en entrant , ce fut Milord * * * Je demeurai interdite ; j'aurois voulu être bien loin , mais il n'y avoit pas moyen de reculer , il m'avoit reconnue : est-ce un songe , s'écria-t-il en m'abordant ? est-ce bien vous , Mademoiselle ? S'il m'avoit été possible de le méconnoître , je l'aurois fait volontiers , mais je craignois de m'attirer quelque explication désagréable qui m'auroit cruellement mortifiée , sur-tout vis-à-vis du Marchand présent à notre entretien. Je tâchai de prendre un peu sur moi ,

moi , & de m'armer de résolution pour lui répondre : oui , Milord , lui dis-je en me contraignant , c'est moi-même ; je pensois que vous m'aviez entièrement oubliée depuis mon mariage : ciel ! vous êtes mariée ? reprit-il avec feu ; & depuis quand ? depuis quatre mois , répondis-je , il y a environ six semaines que je suis de retour à Londres. Milord me parut décontenancé de cette nouvelle ; il me demanda , d'un air défait , qui j'avois épousé. Au nom de mon mari , il reprit un ton plus assuré , il le connoissoit pour avoir eu quelques affaires à démêler avec lui de la succession de son pere , & ne le jugeoit pas sans doute un rival redoutable Il me dit qu'il étoit ami de mon époux , & qu'il iroit chez lui le quereller de s'être marié sans lui en avoir fait part. Voulez-vous bien , Madame , poursuivit-il , m'en accorder la permission ? je l'en aurois dispensé avec plaisir , mais il n'étoit pas homme à éconduire ai-

L

sément ; je me contentai de lui répondre froidement qu'il nous feroit honneur. Dans le moment on vint m'avertir que le carosse étoit arrivé , je finis promptement mon emplette ; Milord me donna la main : nous nous séparâmes.

Il ne manqua pas le lendemain de venir rendre visite à mon mari qui le retint à dîner , il ne se fit pas beaucoup presser de lui faire cet honneur. Keil vint me le présenter comme un inconnu. Quoique prévenue , je ne fus pas assez maîtresse de moi , pour ne pas paroître embarrassée en le voyant ; sa présence me gênoit , j'avois un air déconcerté dont il s'aperçut , il fit ses efforts pour m'égayer un peu , mais je n'étois pas fort sensible à tout ce qu'il faisoit pour me plaire ; il avoit beau féliciter mon mari sur son choix , & se recrier sans cesse sur mes charmes , je me ressouvenois du peu de cas qu'il en avoit fait , & j'avois toujours sur le cœur

l'aventure du bois. Il est dangereux de blesser l'orgueil d'une femme, son cœur ulcéré par l'endroit le plus sensible, ne se prête pas facilement à la réconciliation : c'est l'ouvrage du tems ; à moins de profiter de ces instans de caprice, où notre ame se trouve quelquefois disposée au passage subit de la haine, aux sentimens les plus contraires : ce point est délicat à saisir.

Milord épia long-tems cet heureux instant, sans pouvoir le rencontrer ; j'évitois avec soin les occasions de me trouver seule vis-à-vis de lui ; je remarquois son impatience, ses inquiétudes me divertissoient, quoique ses égards & ses respects m'eussent un peu adoucie ; j'étois bien aise de lui faire acheter sa grace, & je ne croyois pas pouvoir la lui vendre trop cherement. Il venoit quelquefois me rendre visite dans des momens que j'étois sans compagnie ; je lui faisois dire que je ne pouvois le voir, par-

ce que j'étois indisposée ; il m'écrivit , point de réponse ; je menaçai même ma femme de chambre qu'il avoit engagée à force de présens à me remettre ses lettres , de la chasser , si elle osoit jamais exécuter de semblables commissions , elle n'osa plus se charger de ses lettres ; enfin j'eus la satisfaction de jouir du triomphe de mes charmes pleinement vengés par sa douleur & son désespoir.

Il tomba dans un état de langueur que je remarquai avec plaisir ; son repentir qui me paroissoit sincere étoit trop flateur pour ne me pas toucher ; je le trouvai assez puni ; la pitié qu'il excita dans moi fit pour lui ce que ses empressemens & ses lettres n'avoient pû opérer : à cette compassion il se joignoit je ne sçai quel sentiment plus tendre qui m'embarassoit. Il est rare de haïr long-tems ce qu'on a aimé une fois. L'amour qui sçait la route de notre cœur , prend toutes sortes de figures pour y rentrer. Notre

résistance ne fait que l'irriter ; à force de tentatives & de ruses , il se glisse enfin par l'endroit même que nous croyons le mieux deffendu contre ses attaques ; il nous prend en défaut , & il est déjà maître de la place , que nous n'avons pas encore eu le tems de nous appercevoir de ses progrès. Milord , abbatu sous sa chaîne , n'en devint que plus redoutable , & sans le sçavoir ; je me disposois par degrés à lui pardonner.

Un jour que j'étois seule dans mon appartement , je fus surprise de le voir entrer , sans s'être fait annoncer : vous êtes bien hardi , Milord , lui dis-je , d'entrer ici sans sçavoir si je veux vous le permettre ? avez-vous oublié qu'après ce qui s'est passé , tous motifs de liaison ont cessé entre nous ? Je viens , répondit-il , Madame , apporter à vos pieds les restes d'une vie que vos rigueurs vont bien-tôt terminer : vous voulez que je meure , & je respecte trop vos loix pour oser

m'en plaindre ; je viens au contraire augmenter mes malheurs en apprenant mon sort de vous-même : prononcez ce funeste arrêt , continuoit-il , d'une voix entrecoupée par ses larmes ; rendez-moi le plus infortuné des hommes ; que j'expire de douleur en vous entendant dire que vous ne m'aimez plus ! Amour , que tes charmes sont puissans ! Quels cœurs peuvent résister à leurs traits ! Maître absolu de tous nos sentimens , ton triomphe est sûr ; tu n'as qu'à parler , la victoire n'est pour toi que l'ouvrage d'un instant. Tristes jouets de tes moindres caprices , tu disposes de nos ames comme il te plaît : le plus rébelle est celui que tu soumets avec le moins d'effort.

Milord étoit à mes pieds qu'il baignoit de ses pleurs , je faisois tout ce que je pouvois afin de me contraindre , j'étois aussi pénétrée que lui ; mes yeux humides languissamment tournés sur les siens , trahissoient ma feinte

insensibilité : relevez-vous , Milord ; lui dis-je , je ne vous hais point ; plût au Ciel , que je pusse m'en tenir à des sentimens si moderés , il alloit me répondre , lorsqu'un bruit de carrosse nous annonça le retour de mon mari ; nous employâmes le tems qu'il mit à monter pour nous remettre de notre désordre ; Milord acheva promptement sa visite , & nous quitta ; je lus dans ses regards la joye la plus vive de la grace qu'il venoit d'obtenir.

Lorsque mon mari se fut retiré , je me demandai compte de la conduite que je venois de tenir avec Milord j'en pressentis les suites , & je fus étonnée de me trouver arrêtée par de craintes que jusqu'alors je n'avois pas éprouvées. L'honneur , le devoir , la vertu vinrent pour la premiere fois se présenter à moi ; cette vûe m'effraya. L'amour que j'avois pour Milord étoit d'une autre nature que celui qu'il m'avoit d'abord inspiré ; j'en voulois au-

L iij

rant à son estime qu'à son cœur : eh ! comment pouvoir mériter cette estime en blessant les égards dûs à mon état ? Pour engager les autres à nous estimer , il faut commencer par se respecter soi-même. Que Milord devoit-il penser de moi après mes faiblesses pour lui ? Ne devoit-il pas me regarder comme un objet indigne des sentimens d'un amour délicat ? Nous n'avons pas de juges plus sévères que nous-mêmes. Ah ! que les remords sont cruels , & qu'ils vangent bien la vertu de nos coupables désordres. J'étois déchirée de regrets , je passai toute la nuit à gémir des reproches douloureux que mes égaremens passés me retraçoient sans cesse.

Après avoir long-tems combattu , je pris enfin une ferme résolution de me refuser à l'amour qui me parloit pour Milord ; je m'obstinai à ne plus le voir. En vain il m'écrivit les lettres les plus touchantes , en vain il me rappella ma tendresse pour lui , & me

menaça des funestes effets de son désespoir , je fus inexorable. La seule chose à laquelle je pus me déterminer , fut de lui écrire afin de l'engager à discontinuer ses poursuites : ma lettre étoit conçue en ces termes :

Je ne vous rappellerai point , Milord , toutes les preuves que je vous ai données de la foiblesse d'un cœur trop peu maître de lui pour se deffendre contre vous ; je serois heureuse , si j'en pouvois perdre jusqu'au souvenir : vous m'aimez , & vous n'êtes que trop assuré que je réponds à votre tendresse : oui , Milord , je vous aime , mais je vous avertis que j'aime encore plus la vertu. C'est aux sentimens que vous m'avez inspirés que je dois la connoissance de ce que cette vertu exige de moi : obéissons à ses loix , quelques maux qu'il nous en coûte , elle est d'un trop grand prix pour nous faire regretter de lui avoir tout sacrifié. Par pitié pour moi , ne me voyez plus : ne me forcez pas à su-

Ôtez la honte de vous voir balancer dans mon cœur des devoirs sacrés qui me sont plus chers que ma vie : en pouvez-vous douter , puisque je les préfère à vous-même ? Adieu , Milord , si vous m'aimez , vous ne pouvez me donner une preuve plus sensible de votre amour , qu'en évitant avec soin de vous trouver seul avec moi : sauvez-moi de ma propre foiblesse , & ne cherchez plus à me faire approuver une passion que je ne dois pas écouter , cela ne serviroit qu'à nous rendre malheureux l'un & l'autre.

Lorsque j'eus fait remettre cet écrit à Milord , je me trouvai un peu plus tranquille. Il n'y a que le premier pas de pénible pour suivre la vertu : lorsque nous l'avons fait une fois , le chemin s'applanit , & nous sentons redoubler nos forces & notre courage à mesure que nous avançons. Remplie de l'idée de mes devoirs , je m'appliquai toute entière à les remplir. Je regardai mon mari avec d'autres yeux

que je ne l'avois considéré jusqu'alors. Résolue de lui sacrifier une inclination contraire aux sentimens de reconnoissance que je lui devois , je rappellois pour m'exciter à cet effort , tout ce qu'il avoit fait pour moi. Cette idée me soutenoit , & m'empêchoit de me laisser emporter au penchant séducteur que l'amour me présentait.

Il tomba malade , je ne le quittois presque pas , il étoit ravi de mes soins & de ma complaisance , & ne sçavoit comment m'exprimer à quel point il en étoit touché. Qu'il est satisfaisant de n'avoir aucuns reproches à se faire ! Je me fortifiois de plus en plus dans mes sentimens , & m'applaudissois en secret de la victoire que je commençois à remporter sur mon cœur. Milord ne venoit plus que très-rarement , & restoit fort peu ; lorsqu'il entroit dans l'appartement de mon mari , je disparoissois aussi - tôt sous quelque prétexte , & je ne revenois que lorsqu'il étoit parti.

Je m'étois un jour retirée dans une chambre voisine de celle où couchoit mon mari , afin de le laisser reposer ; Milord entra comme j'étois occupée à lire ; dès que je le vis , je voulus fortir : arrêtez , Madame , me dit-il , je ne viens point ici vous importuner par un malheureux amour que vous avez condamné au silence : demeurez de grace , & si ce n'est pour moi , du moins par considération pour vous-même. Que pourroit-on penser de vous voir retirer si subitement à mon arrivée ? Seroit-il impossible qu'on n'en soupçonnât pas la véritable cause ? Je fus indécise pendant quelque tems , ne sçachant si je défererois à ses conseils. L'occasion me paroissoit dangereuse , je voulois l'éviter ; un instant après la bonne opinion de moi-même me retenoit , & me persuadoit que j'étois assez affermie , pour ne pas craindre de rechute ; ce dernier sentiment me déterminâ , je me remis sur mon siege , Milord se plaça

auprès de moi, il fut quelque tems sans me parler, j'observois le même silence; j'essayai de le rompre, afin de donner des marques d'un esprit dégagé, & dont rien ne gênoit la liberté; je cherchois ce que j'avois à lui dire, mes idées se brouillèrent, & je ne sçavois par où entamer la conversation; j'avois eu jusqu'alors les yeux baissés, je m'avisai de les lever sur lui, il étoit changé à ne pas le reconnoître, nos regards se rencontrèrent, en vain je rappellai toute la constance dont je me croyois pourvue, je n'avois pas la force de les détourner, je sentoís que je m'attendrissois de plus en plus; ma vûe toujours fixée sur la sienne puisoit un feu qui rallumoit dans mon ame avec plus de violence que jamais un amour dont je me flatois d'avoir triomphé; je cherchois à ranimer ma vertu que je sentoís chanceler, mais le combat étoit trop inégal. Toutes mes résolutions disparurent, & je me trouvai

plus foible que je ne l'avois été avant de les former. La gêne que j'avois imposée à mes passions tumultueuses, loin de les éteindre, en avoit accru les forces. Mes yeux cependant ne pouvoient s'éloigner de ceux de Milord; ses soupirs interpretes de la flamme dont il étoit dévoré, me pénétroient, je ne pouvois retenir les miens; par malheur pour moi, Milord connoissoit trop les mouvemens de mon ame, pour ne pas sentir la valeur de cette éloquence muete; il essaya d'en profiter, l'illusion étoit trop puissante, j'avois les yeux fascinés; l'erreur de mes sens me déroboit à moi-même, je cherchois par-tout, & ne voyois rien qui pût me préserver de la chute qui me menaçoit; je céдай, l'amour me reçut dans ses bras, & me fit oublier ma gloire, ma vertu, mes devoirs, pour me livrer toute entiere au délire qui me séduisoit.

Lorsque je fus revenue de mon songe, je regardai comme une espe-

ce d'enchantement ce qui venoit de m'arriver ; je ne comprenois pas comment j'avois pû succomber avec tant de facilité ; les réflexions vinrent en foule , lorsqu'il n'étoit plus tems d'en faire : quels reproches n'avois - je pas à me faire de mon imprudence ! si j'avois suivi le premier mouvement qui me portoit à la fuite , j'aurois évité l'abîme où je venois de me précipiter ; je n'osois me regarder , Milord voulut de nouveau mettre ma foiblesse à l'épreuve , je le repoussai , & le conjurai les larmes aux yeux de sortir , il résista quelque tems ; mais comme je le menaçois d'appeller du monde au hazard des suites les plus fâcheuses , il se retira surpris de ce procédé qu'il attribua au caprice , ainsi qu'il me l'a depuis avoué.

Je rentrai dans la chambre de mon mari , il étoit éveillé , je me mis auprès de son lit ; je m'avisai par hazard de jeter la vûe sur une glace qui réfléchissoit les objets de la chambre

voisine dont la porte avoit demeuré ouverte pendant mon entretien avec Milord ; je fremis à cette vûe : Ciel ! disois-je en moi-même , me ferois-je trahie , & le désespoir d'être decouverte viendrait-il encore se joindre à la honte des remords dont je suis déchirée ? Mon mari ne disoit mot , j'essayai de le faire parler en lui demandant comment il se trouvoit , il ne me répondit pas , & s'obstina à garder le silence à toutes mes questions ; mes craintes redoubloient , je ne doutois presque plus d'avoir été apperçue ; les suites affreuses que j'envisageois , m'accabloient. Passions cruelles , vos flateuses amorces ne nous séduisent par une ombre de plaisir , que pour nous faire sentir avec plus d'amertume l'horreur d'un funeste revers.

Les Medecins vinrent le soir , & trouverent mon mari beaucoup plus mal qu'ils ne l'avoient laissés ; sa fièvre étoit considérablement augmentée ,

tée, l'ardeur brûlante qui le consumoit annonçoit encore un redoublement plus fâcheux ; ils m'avertirent qu'il y avoit tout à craindre pour sa vie , ma terreur s'augmenta à cette affreuse nouvelle, ce qui venoit d'arriver me persuadoit que j'étois la cause de cette mort. Infortuné Keil , disois-je , voilà donc le funeste prix de ton amour pour une perfide ; pour récompense de tes bienfaits, je t'enforce moi-même le poignard dans le sein ; ces idées douloureuses me désespéroient : je me trouvai mal, on me porta sur mon lit , je ne revins de ma foiblesse que pour recommencer à verser un torrent de larmes ; je passai une nuit horrible , on m'avertit le lendemain matin que mon mari dont l'état empirait, demandoit à me parler ; je descendis en tremblant , mes genoux prêts à tous momens à se dérober sous moi , pouvoient à peine me soutenir ; j'entrai dans sa chambre , il fit signe qu'on se

retirât. Approchez-vous, Madame ; dès qu'il vit que j'étois restée seule : approchez-vous, me dit-il, d'une voix presque éteinte ; vous sçavez ce qui m'arrache la vie ; ma mort est votre ouvrage, je ne vous en ferai point d'inutiles reproches ; l'imprudence de votre âge vous peut servir d'excuse, je n'en dois accuser que ma foiblesse pour vous. Puisse l'exemple terrible de cette foiblesse vous servir de leçon, & vous rendre à la vertu ; vous ne serez jamais heureuse sans elle. J'ai réglé l'ordre de mes affaires, je vous laisse maîtresse absolue de tous mes biens, je souhaite qu'ils puissent contribuer à votre félicité, cela dépend de l'usage que vous en ferez. Adieu, Madame, la mort va bien-tôt, en me séparant de vous, m'enlever à ce que j'avois de plus cher au monde, que je ne regrette point, puisque je n'ai pû fixer votre attachement ; mon amour seul pouvoit me faire chérir la vie : jugez

vous-même de la violence de cet amour , puisque je vous adore quoi-
que mourant du coup funeste que
vous m'avez porté.

Pendant ce discours , j'étois tom-
bée à genoux devant son lit , je te-
nois une de ses mains que j'arrosais
de mes larmes , je voulois parler ,
mes sanglots m'étouffoient , je ne
pouvois faire autre chose que pleu-
rer. Mon état vous touche , conti-
nua-t-il ; la tristesse dont je vous vois
pénétrée , me prouve la bonté de vo-
tre cœur , je n'en ai jamais douté ;
pourquoi n'ai-je pû posséder tout en-
tier ce cœur ? mes sentimens pour
vous le méritoient : Ciel ! j'aurois
été trop heureux ; n'en parlons plus ,
les approches de la mort m'annon-
cent déjà qu'il est tems de renoncer à
tout. Adieu Madame , j'ai du moins
la consolation de vous voir sensible
à mon état ; j'emporte en mourant
des regrets qui en adoucissent l'hor-
reur : vivez heureuse , rendez à l'hon-

neur & à la vertu un cœur qui n'étoit pas né pour s'en écarter , mais dont une mauvaise éducation & des exemples pernicioeux ont altéré les bonnes qualités : à ces mots il lui prit une foiblesse dont il ne revint plus ; je jettai des cris affreux , tout le monde rentra comme il rendoit les derniers sours.

Quels termes pourroient exprimer la douleur dont j'étois accablée ! j'avois devant les yeux un mari à qui je devois tout ce que j'étois ; je me retraçois ses bontés , ses complaisances , les bienfaits dont il m'avoit comblée ; pour le payer de ce qu'il avoit fait pour moi , je venois de lui donner la mort : quel prix de sa tendresse ! & pour rendre mon supplice plus insupportable , les dernières marques qu'il venoit de me donner en mourant de sa générosité , ajoûtoient encore à mon désespoir.

Milord vint , & me trouva dans cet état déplorable ; on eut toutes les pei-

nes imaginables à m'arracher de la
 chambre où mon mari venoit d'ex-
 pirer ; la maison retentissoit de mes
 gémissemens ; on me remit dans mon
 appartement, Milord me suivit, pour
 essayer de calmer un peu les premiers
 transports de ma douleur. Voilà où
 vous m'avez conduit, lui dis-je, après
 m'avoir deshonorée, il ne manquoit
 plus pour mettre le comble à vos fu-
 reurs, que de me faire assassiner un
 homme digne d'un meilleur sort.
 Cruel Milord, votre malheureuse
 passion m'a perdue. Mes larmes re-
 commencèrent avec plus de violen-
 ce, Milord interdit n'osoit ouvrir la
 bouche pour se deffendre, sa confu-
 sion paroissoit sur son visage ; dans
 le moment la chambre où j'étois fût
 remplie de monde que le bruit de cet
 accident avoit attirés ; j'aurois voulu
 être seule afin de pouvoir me livrer
 toute entiere à ma douleur. Leurs
 consolations m'importunoient : Mi-
 lord sortit, & revint peu de tems après

avec Milady sa sœur, à laquelle il avoit parlé de moi quelques jours avant la mort de mon mari, & qui l'avoit prié de lui procurer ma connoissance.

C'étoit une femme extrêmement vive, & dont les manieres prévenantes sçavoient gagner les cœurs, elle me fit les caresses les plus engageantes, elle entra dans ma douleur : rien ne soulage tant les malheureux que de voir qu'on partage leurs chagrins : à force d'empressements & d'instances, elle fit tant qu'elle m'engagea à me laisser emmener hors de ma maison, elle me fit conduire chez elle, & ne parut occupée que des soins d'adoucir ma tristesse.

Les premiers jours de ma douleur étant passés, je me trouvai un peu plus calme, il m'en resta seulement une langueur que l'aimable Milady s'efforçoit de dissiper ; je ne me trouvois bien qu'avec elle, nous devînmes inséparables. Son mari eut la bonté de prendre la peine lui-même

À arranger les affaires de la succession de mon mari. Je me trouvai par les dernières dispositions une des plus riches femmes d'Angleterre ; je n'étois plus sensible aux avantages de ma fortune , depuis que l'honneur m'avoit fait réfléchir sur les chemins qui m'y avoient conduit.

Ma mere qui étoit demeurée à une des terres de Keil , revint à Londres à la première nouvelle de sa mort. Les justes reproches que j'avois à lui faire , m'avoient furieusement indisposée contre elle.

Les principes dangereux dans lesquels elle m'avoit élevée , étoient cause de mes malheurs. Je fus cependant obligée par bienséance de recevoir ses visites ; je ne pus m'empêcher de lui faire sentir en particulier les sujets de plaintes que j'avois contre elle , elle ne parut pas fort touchée de mes reproches. Comme je voulois me délivrer de ses importunités , & que j'avois résolu d'éviter sa présen-

ce, je m'arrangeai avec elle, je lui fis une pension proportionnée à mes richesses, lorsque tout fut réglé, elle retourna à cette même terre où elle avoit déjà demeuré, & dont je lui cédai la jouissance.

Je demeuroid toujours chez Milady, je me liai avec elle de l'amitié la plus tendre, je lui avois fait confidence de mes égaremens passés, de mes foiblesses pour son frere, & de la résolution où j'étois de réparer par ma conduite les égaremens de ma jeunesse. Elle avoit été sensible aux ouvertures que je lui avois faites, elle me demanda, si je ne pourrois pas songer à me remarier, je lui répondis avec fermeté que j'avois renoncé à ce nœud pour jamais. Je connois quelqu'un qu'une pareille résolution rendra bien malheureux, me dit-elle : vous avez oublié sans doute, continua-t-elle, que j'ai un frere qui vous adore, & qui brûle de s'unir à vous : n'en parlons pas, repris-je, je
ne

ne dois , ni ne veux y songer ; après ce qui s'est passé entre nous , j'aurois toujours à rougir en le voyant de la malheureuse facilité que j'ai eu de céder à des desirs que je ne devois pas écouter. Elle n'insista pas davantage , se réservant à m'en presser davantage dans un autre tems.

Il y avoit déjà deux mois que j'étois veuve. Je ne songeois pas à quitter la maison de Milady ** ; elle m'avoit parlé plusieurs fois de son frere , sans pouvoir me faire consentir à lui donner la main ; ce n'étoit pas que je ne l'aimasse , mais je craignois que la connoissance qu'il avoit de mes foiblesses , ne me rendit l'objet de son mépris , lorsque son amour seroit éteint. Il m'avoit fait prier par toutes les personnes que je connoissois ; il m'en avoit conjuré lui-même avec toutes les instances possibles , sans pouvoir arracher mon aveu , j'étois inébranlable. Tant de résistance , loin d'éteindre son amour ,

N

le rendit plus passionné. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur mon esprit , il conçut le projet de m'obtenir malgré moi-même ; & la maniere dont il s'y prit , rendit toute ma précaution inutile.

Il gagna un domestique qui me servoit à table ordinairement , & l'engagea à glisser dans mon verre de lopium en me versant à boire à souper. Je me sentis tout d'un coup une envie de dormir extraordinaire ; je montai dans mon appartement , ma femme de chambre qui étoit aussi du complot , me deshabilla , & me mit au lit que j'étois déjà assoupie. Qu'on juge de ma situation , lorsqu'en me réveillant , je me trouvai dans les bras de Milord : je devins furieuse ; je m'arrachai d'auprès de lui , & lui fis les plus sanglans reproches de sa trahison. N'en accusez , me dit - il , que la violence de mon amour ; je suis coupable , je l'avoue ; le repentir , je le sçai , ne peut expier mon

offense ; je connois trop votre inhumanité pour espérer de vous fléchir ; je n'ai plus d'autre ressource que mon désespoir : cruelle , je vais vous venger ; en prononçant ces paroles , il se jeta hors du lit , prit son épée qu'il appuya contre le plancher , & sur laquelle il se précipita.

Je fis un cri à cette horrible vûe qui fut entendu de toute la maison. Milady ** dont l'appartement étoit voisin de celui que j'occupois , accourut à ce bruit ; elle me trouva évanouie , & son frere presque mort nageant dans les flots de son sang. La frayeur que ces objets exciterent en elle , ne lui fit pas perdre sa présence d'esprit ; elle se mit audevant de la porte , pour empêcher qu'on n'entrât ; elle fit appeller son mari , qui l'aida à me transporter dans une autre chambre , & à remettre Milord sur son lit ; on envoya chercher un Chirurgien pour lui donner du secours ; il tira l'épée de son corps , le

sang recommença à couler avec plus de force , lorsqu'il fut étanché ; il son-
da sa blessure qu'il jugea très-dange-
reuse. Milady ** me fit tout ce détail
lorsque je fus revenue de mon éva-
nouissement.

Quoique mortellement offensée
du procédé de Milord , j'étois fort
allarmée de son état ; cette dernière
preuve qu'il venoit de me donner de
la violence de son amour , auroit ré-
veillée toute ma tendresse pour lui.
Je demandai à sa sœur de ses nou-
velles en tremblant , elle me dit qu'on
craignoit pour sa vie ; il n'y a que
vous , ajouta-t-elle , qui puissiez vous
le rendre ; je vous en conjure par
l'amitié que vous avez pour moi :
rendez moi mon malheureux frère :
venez , Madame , votre vûe est seule
capable de l'arracher des bras de la
mort.

J'étois si troublée que je n'avois
pas la force de repliquer , je me lais-
sai conduire où elle voulut ; en en-

trant dans la chambre où il étoit , je jettai les yeux sur son lit , l'état où je le vis , me toucha ; je ne fus pas maîtresse de mon premier mouvement. Ah ! cher Milord , m'écriai-je en l'embrassant : vivez , c'est moi qui vous en prie ; je sens que je ne pourrois survivre à votre perte , je me soumets à tout ce que vous voudrez exiger de moi. On ne passe pas du plus affreux désespoir aux sentimens d'une joye subite sans se faire une extrême violence. Milord pensa être la victime de cette résolution ; sa playe se rouvrit , le Chirurgien qui étoit présent s'en apperçut , il nous fit éloigner pour la raccommo-der ; au bout de quelques jours , Milord se porta beaucoup mieux , il ne voulut jamais attendre sa guérison entiere pour terminer notre mariage ; on fit venir un Ministre qui nous unit dans sa chambre ; je n'abandonnai plus son lit ; dès que j'étois un instant absente, il s'en plaignoit, & me

faisoit revenir ; il fallut pour le satisfaire qu'on servit à manger auprès de lui ; enfin il se retablit tout-à-fait , & j'eus la satisfaction de me voir délivrée des craintes qui m'avoient allarmée pour ses jours.

Lorsque mon mari fut en état de retourner chez lui, nous prîmes congé de son aimable sœur ; nous vécûmes ensemble pendant vingt années avec toute la douceur dont peuvent jouir deux personnes qui s'aiment tendrement. Mais je n'étois pas née pour un bonheur constant : mon mari étant à la chasse tomba de son cheval , & se blessa dangereusement : tous les soins qu'on prit de lui , ne pûrent le rechapper ; il expira dans mes bras , & me laissa inconsolable de sa mort.

Milady** sa sœur cette tendre & généreuse amie , fit auprès de moi son office ordinaire de consolatrice , mais la blessure étoit trop profonde , le tems même ne la put guérir en-

tierement ; il m'en est resté une tristesse que je n'ai pas cherché à surmonter ; mes yeux se sont desillés tout-à-fait sur la vanité des plaisirs qui nous occupent. Je regarde les passions comme le plus dangereux poison de notre vie ; j'ai renoncé à tout autre attachement qu'aux charmes de l'amitié. Voilà le seul sentiment pour lequel il me soit resté de la sensibilité. Comme je suis demeurée sans enfans , les biens que Milord m'a laissés , joints à ceux que je possédois déjà , m'ont paru des richesses inutiles. Je me suis retirée chez ma chere amie , mon aimable belle-sœur , aux enfans de laquelle j'ai fait une donation entiere de tous mes biens , ne me réservant qu'une pension honnête ; elle a été assez généreuse pour s'y opposer dans le commencement , mais elle a été contrainte de céder à mes prieres. Depuis ce tems nous vivons ensemble sans que rien puisse alterer notre

union, & je me confirme de plus
 en plus dans la résolution de ne plus
 laisser dépendre ma félicité des ca-
 prices & des bizarreries de l'amour.

FIN.

II FE 69